

Sémiotique cognitive : Aspects d'une (autre) théorie computationnelle

Jean-Baptiste GUIGNARD

CRED [centre for cognitive research], UTC, France

Jean-Baptiste.Guignard@utc.fr

Résumé. La linguistique cognitive est un courant épars, tant par le nombre de ses tenants que par ses préoccupations multiples. Cet article a pour principale ambition d'articuler ses facettes en les rapportant aux termes de la sémiologie. Les cadres conceptuels, scripts ou espaces mentaux constituent les signifiés d'unités symboliques (les constructions), qui présentent les caractéristiques des traditionnels signes. Elles sont, en effet, arbitraires dans la limite de leur détermination par d'autres unités au sein de la langue (motivation). Ainsi ces signes sont-ils les composantes d'un système (le constructique) dont on peut décrire les hiérarchies selon des principes organisateurs que l'on dira cognitifs.

Mots-clefs. Linguistique cognitive, grammaires de construction, sémiotique, mentalisme.

Abstract. Cognitive linguistics is multifaceted, both in terms of the number of its tenants and the areas it tries to cover. This article aims at providing a clear-cut view of such a cross-disciplinary movement by resorting to the traits and terms of classical semiotics. Frames, scripts, or mental spaces are therefore considered the signified of symbolic units (or constructions) that exhibit the same features as the traditional signs. They indeed reveal to manifest 'relative arbitrariness' in so far as their use is motivated by other units of a language. Signs, eventually, compose a system (the constructicon) whose hierarchies rely on organizational principles that are said to be cognitive.

Keywords. Cognitive linguistics, construction grammars, semiotics, mentalism.

1 Introduction.

Lazard, dans un article récent¹, émettait le souhait que la linguistique cognitive n'existât pas, du moins pas en dehors du cadre porté par ses principales figures californiennes. En dehors de ce contexte théorique et géographique, de tels modèles marquent un retour fâcheux à une conception traditionnelle du langage, et ce au détriment de la spécificité des structures des langues. Victorri (Fuchs *et al*, 2004) lui refuse son appellation par souci de désambiguïsation : la linguistique cognitive est avant tout chomskyenne et il convient de dissocier les deux camps opposés. Les grammaires cognitives (GC) se confrontent alors aux grammaires génératives. Desclés (1994), quant à lui, considère qu'elle est un ensemble de postulats "cohérents" desquels on peut se distancer ; postulats, semblerait-il, tous énoncés par Langacker dans sa grammaire inaugurale². Pourtant, ce courant "manquerait de formalisme" en sorte qu'il faille plus encore le préciser (Col et Victorri, 2007). Loin de ses descripteurs américains³, volontiers partisans dès lors qu'il s'agit de prolégomènes à l'extension qu'ils présentent, la LC occupe une place théorique et institutionnelle contestée. Au mieux lui reconnaît-on une unité thématique ou méthodologique consistant en des interrogations relatives aux "connaissances spécifiques que maîtrise l'esprit humain au travers de la faculté de langage" (Fuchs, 2004, p. 4). Certains la nient simplement au bénéfice de la sémantique structurale⁴. D'autres encore tentent de la rapprocher de théories plus visibles dans le contexte français (TOE, psychomécanique) à partir d'outils ou d'ambitions communs (Lapaire *et al*, 2008).

De toutes ces comparaisons ou contestations, il ressort toutefois que la linguistique cognitive de l'ouest des Etats-Unis constitue un mouvement dont on reconnaît la spécificité : rendre compte des structures du langage au regard des opérations mentales qui les sous-tendent. Chaque niveau d'analyse linguistique se trouverait donc imprégné de traces de ces opérations et l'on peut ainsi osciller entre lexicologie, syntaxe ou morphologie en quête d'éventuels révélateurs. Or, à ce programme cognitif dont on voudrait qu'il constitue une deuxième révolution cognitive (Lakoff et Johnson, 1999, p. 92) correspond une

¹ Lazard (2007).

² Il appuie ses "réflexions sur les grammaires cognitives" sur l'ouvrage de Langacker (1987a) exclusivement.

³ Nous mentionnons seulement les monographies : Lee (2001) ; Taylor (2002) ; Croft et Cruse (2004) ; Evans et Green (2006).

⁴ Rastier (2005, p. 2).

réalité bien différente portée, en effet, par les travaux de ses figures de proue. Fauconnier (1984, 1997), Langacker (1987, 1999), Lakoff (1987), Fillmore et Kay (1999), Goldberg (1995, 2006) pour les plus essentiels, auront chacun décrit les plans (ou les termes et qualités) de ce que nous appellerons sémiotique cognitive. Cette sémiotique dyadique, nous le verrons, est comparable à de nombreuses théories du signe quoiqu'elle soit marquée de spécificités imputables en partie aux théories psychologiques de la catégorisation des années 1970. Au delà de son caractère organisationnel, cette sémiotique permet d'introduire les courants plus grammaticaux de la LC de manière articulée. Ceux-ci, parfois appelés grammaires de construction, partagent un ensemble de postulats fondateurs. Ces grammaires, comme souvent, se positionnent relativement aux grammaires génératives : elles sont non modulaires, non dérivationnelles et non transformationnelles. Elles restent universalistes et génératives bien qu'elles ne souscrivent pas en théorie aux hypothèses innéistes. Nous appellerons grammaires cognitives les courants qui peuvent se reconnaître dans notre articulation sémiotique. Par conséquent, nous étendrons le cercle proposé par Victorri (Fuchs, 2004, p. 73) et contesterons la dichotomie proposée par Lazard (2007, p. 1). Nous considérerons que la LC est composée des GC sous-tendues par une approche constructionnelle du langage. Ceci inclut de fait la tradition néo-constructionniste (Borer, 2005), fleuron récent du MIT. S'intègrent aussi les grammaires de construction fluide (Steels, 2006) ou incarnée attachées, respectivement, à déterminer les conditions de genèse du langage ou à articuler constructions et modèles simulationnistes (Bergen *et al*, 2004). Toutes sont toutefois des théories "exosquelettes" qui ne reconnaissent pas le pouvoir organisateur des items lexicaux (hypothèse projectionniste). En cela, elles sont constructionnelles par opposition, entre autres, à la HPSG ou la Word Grammar⁵. Elles peuvent alors être classées selon deux axes (constructionnel et cognitif) qui représentent leurs aspirations au delà des postulats centraux que toutes partagent. Ces deux axes, bien entendu, sont fonction des objets des GC (Fig. infra). Il ne faut pourtant pas s'y tromper. Outre les néologismes d'usage, la LC ravive des positions contestées, notamment par la linguistique énonciative. Le constructivisme est une langue, un système hiérarchisé par un ensemble ordonné de constructions, c'est-à-dire de signes dont nous décrivons ici les pôles.

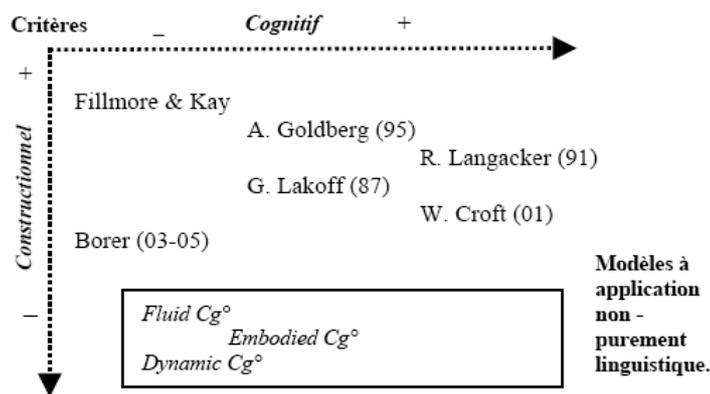


Figure 1. Les courants constructionnistes

1.1 La sémiotique cognitive

Attachés à se distinguer des grammaires génératives, seules autres linguistiques de la cognition⁶, les modèles grammaticaux de la LC revendiquent une forme de non modularité. Cette position, confortée par les catégories floues et les continuums que permet la sémantique du prototype, a pour conséquence un holisme méthodologique qui permet, en

⁵ Les GC considèrent que les lexèmes (les noms et les verbes en particulier) ne peuvent pas contenir la structure de l'énoncé : on reconnaît un patron indépendant plus large qui les ordonne (la construction). Ce type de construction (dit "propositionnel") est à l'évidence schématique mais la construction peut être bien plus substantive ou lexicale (arbre, chien, thèse, etc.). Guignard et Puckica (2009) proposent une description détaillée des différents types de grammaires de construction.

⁶ Par *linguistiques de la cognition*, nous entendons les linguistiques qui participent des sciences cognitives et, indirectement, qui font écho aux positionnements computationnels, connexionnistes ou éactivistes qui scindent la discipline. Si nous concentrons notre attention sur la linguistique cognitive, nous reconnaissons toutefois que de nombreuses théories linguistiques sont par ailleurs *cognitives* au sens où elles accordent un statut explicatif aux sphères des locuteurs ou aux opérations énonciatives et interlocutives.

particulier, l'uniformisation des unités de la langue. Les pratiques des GC, sans toutefois qu'elles le manifestent toujours, marquent un retour à la sémiotique dyadique telle qu'on la trouve développée, entre autres, chez Greimas, Saussure ou Rastier⁷. Tout dans la langue est signe (ou construction) : les possibilités syntaxiques sont le fait de constructions défectives sous-jacentes (les propositions), les contraintes sélectionnelles sont des propriétés distinctives des signes (schémas actantiels), les lexèmes eux-mêmes consistent en l'unification d'un signe défectif (N/THING) et d'un signe plein (Bike/BIKE), etc. La langue est en somme ordonnée selon des habitus et des degrés de compatibilité entre eux. Le "schéma" ou patron constructionnel sert, de facto, la perspective anti-généralisatrice de la LC. Nul besoin, en effet, de convoquer des opérateurs de dérivation ou de transformation. On peut se saisir du langage en tant qu'il est le produit "monistrate" (sur un seul plan) de la cognition⁸, ce qui fait de la LC un modèle universellement valide. Il n'en demeure pas moins que l'objectif des GC est de rendre compte des possibles expressifs d'une langue (et seulement ceux-ci) par la détermination de leurs propriétés (Goldberg, 1995, p. 7) : elles restent en cela des grammaires fondamentalement génératives.

1.1.1 Le signe

Selon l'approche constructionniste, la langue n'est constituée que de paires forme/sens appelées constructions. Elles sont des unités plus ou moins grammaticales (ou lexicales) mais leur nature ne diffère pas en ce qu'elles associent forme et sens invariablement. Ainsi, le terme grammatical ne doit pas être perçu comme une restriction aboutissant à une surévaluation du pouvoir explicatif de la syntaxe : c'est précisément ce qui est reproché aux grammaires génératives. Le terme lexical, à l'inverse, n'exclut ou ne néglige pas la forme de l'unité, sa manifestation linguistique. Une unité construite en discours revient donc à un couplage entre un domaine cognitif et une forme linguistique. Tout élément, si schématique soit-il, est alors au moins minimalement signifiant si bien qu'il n'existe pas de structure vide de sens (explétive). Les GC reconnaissent donc l'existence des domaines grammatical et lexical mais ceux-ci ne constituent que les pôles extrêmes et contigus d'un tout langagier, un continuum entre syntaxe et sémantique : du minimalement schématique ou maximalement substantif (le lexique) au minimalement substantif ou maximalement schématique (la syntaxe). Les constructions grammaticales comme les constructions lexicales sont des unités à double face, à la différence que les premières organisent les secondes. Conséquemment, il n'y a pas d'opposition franche entre les lexèmes (bague, voiture, perle, etc.), les propositions (transitive, intransitive, ditransitive, etc.) ou encore les connecteurs (et, si bien que, pourtant, etc.). Les pôles opposés sont reliés par le continuum lexique-syntaxe et les unités de la langue s'inscrivent variablement sur cet axe en fonction de leurs propriétés et de leur degré de réalisation. Chaque construction est en somme une unité symbolique, c'est-à-dire un "signe", ce qui n'exclut aucunement que ces signes soient qualitativement différenciés.

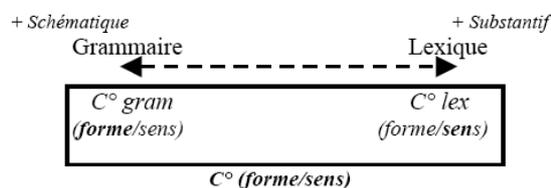


Figure 2. Les signes sur le continuum lexico-grammatical

Les architectures du lexique et de la syntaxe ne sont alors pas considérées comme fondamentalement dissimilaires. Tous deux, de manière conjuguée, forment un réseau structuré de constructions que l'on nomme constructique⁹. Contrairement aux modèles générativistes, la grammaire n'est donc pas organisée en modules autonomes, reflétant par là l'unité de la cognition. La conception symbolique de la grammaire adoptée par le courant cognitif implique que les schémas de

7 Les deux faces du signe ne sont pas équivalentes dans toutes les sémiotiques dyadiques. Toutes, en effet, ne reconnaissent pas l'équivalence du signifié et du concept. L'image psychique, le cadre mental ou le simulacre multimodal (Rastier, 1991, p. 125) ne sont pas égales : leur nature ou fonction (inférentielle, différentielle, etc.) s'opposent.

8 Expliquer le langage à partir des structures de la connaissance a pour effet que l'on s'intéresse peu, à l'inverse, au caractère structurant du premier. Or, envisager l'un comme le produit de l'autre appelle la reconnaissance de leur opposition.

9 Nous proposons ce néologisme français à partir du néologisme anglais introduit par Michaelis (2006, p. 25) : *constructicon* dérivé à partir de *lexicon*.

combinaison morphosyntaxique signifient en eux-mêmes¹⁰. Les GC se risquent en somme à l'holisme explicatif quand la motivation originelle de l'hypothèse modulaire s'était fondée sur le constat d'échec des théories unifiées face à l'hétérogénéité des données linguistiques (Ronat, 1986, p. 10)¹¹.

Les unités symboliques, malgré leurs différences de complexité et de figement, constituent toutefois les possibles expressifs de la langue-objet des GC. Ces différences peuvent être identifiées selon deux axes : d'une part, on reconnaît un axe horizontal opposant des pôles de complexité (simple/complexe) : par exemple, le verbe SLIDE est une construction simple quand KITH AND KIN est une construction complexe. D'autre part, on reconnaît un axe vertical opposant les pôles substantif et schématique : les constructions y sont diversement spécifiées. KITH AND KIN est une construction complexe "réalisée" (substantive), c'est-à-dire entièrement spécifiée, instanciée. KEEP NP POSTED est à l'inverse complexe et partiellement schématique. Seul le syntagme nominal central peut être spécifié et seul un NP animé topicalisé (et/ou pronominal) peut occuper cette position. Les propositions illustrent plus encore ce phénomène de spécification. Une proposition intransitive n'est pas seulement une structure syntaxique du type [NP VP], elle constitue un signe, une forme associée à un sens, indépendant des lexèmes qui peuvent lui être annexés. De fait, les diverses catégories traditionnelles (parties du discours, syntagmes, prétérit, etc.) possiblement convoquées au sein de ces patterns propositionnels sont aussi des constructions. Il est donc en théorie toujours possible d'identifier un sens indépendant des sens que véhiculent les items lexicaux. La conception du sens du signe est aussi considérablement étendue, car il peut s'agir d'un sens pragmatique souvent (mais pas toujours) rapporté aux connaissances encyclopédiques des locuteurs¹². Le pairage constructionnel ([watch it VP NP VP]_{forme} [dismay]_{sens}) consiste en la coordination morphosyntaxique de différents lexèmes au sein d'une construction phraséologique partielle (semi-ouverte et complexe) et d'un "sens contextuel" précis : le désarroi du locuteur qui, au travers de la construction, non seulement se manifeste mais présente comme entendu ou validé un ensemble d'implicites (par exemple : It doesn't snow in August)¹³.

1. Watch it not rain now I've bought an umbrella.
2. What's it doing snowing in August!

Ce sens peut aussi consister en les saillances ou emphases des spécifications de la proposition comme le révèle l'opposition entre l'oblique et la ditransitive (cf. 1.2.2.) ou du degré de topicalité de l'objet que contiennent les constructions.

- a. He texted her a random sentence.
? He texted a girl a random sentence.
- b. Near him, John saw a snake.
? Near John, he saw a snake.

Instancier une construction revient donc à opérer une combinaison entre deux ou plusieurs constructions pour produire un "construit". Cette opération, qui repose exclusivement sur la compatibilité des signes cumulés, est appelée "unification".

10 Cette révolution locale, dissociant la LC des grammaires modulaires, aura aussi permis que ne soient pas posées les questions de la localisation du sens et du code linguistique. Déjà cette question avait séparé le schéma hjelmslevien de la langue saussurienne, le premier refusant l'imprécision des unités de la langue (celle-ci pouvant être norme, usage ou acte [Hjelmslev, 1942, p. 29]).

11 Il faut toutefois noter que l'hypothèse modulaire, en linguistique, est plus modérée que ses corrélats psychologiques : "la complexité des faits du langage peut être expliquée par l'interaction de théories ou sous théories partiellement indépendantes" (Chomsky, 1981). En théorie, il n'est alors pas question de rendre compte radicalement de l'indépendance de modules supposés, quand la dyslexie (entre autres) étaient ailleurs expliquée par des troubles réparties entre les modules du déchiffrement physique et du liage de la chaîne parlée (Jackendoff, 1983). En pratique toutefois, Chomsky (1957, p. 106), à propos de la place du sens dans la grammaire, déclare que l'inclure reviendrait à "faire une grammaire en voulant connaître la couleur des cheveux des locuteurs".

12 Le contenu du signe n'est en effet pas strictement défini : les GC étendent le signifié à la cognition, c'est-à-dire (en LC) au savoir encyclopédique du locuteur, mais attribuent parfois des traits spécifiques aux lexèmes. Si le sens des mots est compris relativement à une scène mentale de référence (*frame, script*), il n'empêche que les mots permettent de cibler/profiler des éléments de cette scène, ce qui leur confère bien un contenu : minimalement la possibilité de discriminer des éléments de la scène mentale corrélatrice.

13 Comme le remarque Locke à propos des propositions verbales et universelles, "plus on assemble de qualités coexistantes en une idée complexe sous un seul nom, plus on précise et détermine la signification de ce mot". (Locke, 1690[1997], p. 361). Il faut toutefois remarquer que la motivation de l'approche constructionnelle (sémiotique cognitive) est motivée par une démarche inverse : il s'agit pour le locuteur de pouvoir convoquer un signe étendu sans recourir à l'ensemble de ses parties constitutives et, de fait, d'en impliciter certaines (selon un rapport fond/forme).

Toute combinatoire est envisageable par défaut dans la mesure des conflits (F ou S) entre ces constructions (*they walks, *a furniture, *Peter eat). La production d'un énoncé requiert de multiples unifications mais les GC sont des modèles non dérivationnels et ne reconnaissent en conséquence qu'un seul niveau de représentation syntaxique. Une proposition passive n'est pas transformée depuis une proposition active comme le permettent les règles de réécriture du modèle chomskyen initial, elle est une instance de la construction [Proposition Passive] définie par des propriétés formelles et sémantiques qui lui sont (en partie) propres¹⁴. Le NP sujet doit précéder le verbe, l'auxiliaire doit porter une forme finie contrairement au verbe qu'il gouverne, le groupe prépositionnel doit suivre le VP qu'il modifie, et appelle l'emploi de l'oblique (comme c'est le cas pour la plupart des constructions prépositionnelles employées dans la complémentation). C'est donc à une forme de particularisme que se risquent les GC puisque pour décrire la langue, il faut dresser et décrire un inventaire de signes spécifiques à une langue (proposition active de l'anglais, verbe intransitif du français, etc.). En conséquence, les travaux des GC concernent en premier lieu l'organisation de la langue/constructique qui comprend des signes défectifs, c'est-à-dire des schémas non réalisés (non instanciés), autrement dit des constructions non construites (non actualisées) :

Résultative transitive

NP₁ V NP₂ AP₃.

She squeezed them dry.

It washes the washing white.

Résultative transitive reflexive

NP₁ V [Pro₁-self]₂ AP₃.

They giggled themselves silly.

She smiled herself an upgrade.

Causative de mouvement

NP₁ V NP₂ PP₃.

The mob scared him out of town.

Fly me to the moon.

Construction de manière

NP₁ V [Poss₁'s way]₂ PP₃.

He elbowed his way through the crowd.

He talked her into retaliating.

'Time-away' construction

NP₁ V NP₂ <time> away₃.

He reads his afternoons away.

He smoked his life away.

'One's head off' construction

NP₁ V [Poss₁'s head]₂ off₃.

She screamed her head off.

He laughed his head off.

D'une manière générale, et en dépit de ses liens et traits communs avec de nombreux autres signes, chaque construction est minimalement spécifique ou arbitraire. Elle est formée de propriétés qui ne sont pas entièrement déductibles de ses composants ou d'autres constructions de la même langue. C'est en cela qu'elle est "unité".

C is a CONSTRUCTION iff_{def} C is a form–meaning pair <F_i, S_i> such that some aspect of F_i or some aspect of S_i is not strictly predictable from C's component parts or from other previously established constructions. (Goldberg, 1995, p. 4.)

Une construction doit être partiellement singulière. Seuls les signes (uni)morphémiques (*slow*, *blind*, *phone*, *-ing*) sont intégralement arbitraires. Les signes complexes, par leur morphologie ou leur syntaxe (*slowly*, *blindness*, *phoned*, *tying*, etc.) présentent, quant à eux, une motivation seconde. L'expression idiomatique (ou phrasème) WHEN IN ROME est une construction parce que l'on peut identifier un ensemble de traits qui la caractérisent différenciellement (blocage des commutations, inaccessibilité du sens à partir de ses composants lexicaux, etc.). L'énoncé *Polly wants a cracker* est une instance de la construction transitive qui, elle aussi, est reconnue comme une unité associant forme et sens. Il s'agit toutefois d'une construction plus schématique que WHEN IN ROME, comme le sont par ailleurs tous les signes qui ne sont pas réalisés (typiquement les propositions comme le transitif, intransitif, etc.).

1.1.2 Les réseaux de signes

14 Les signes [Proposition Active] et [Proposition Passive] partagent, malgré tout, certains traits valenciels (entre autres) et peuvent convoquer des constituants communs. Voir Puckica (2008).

Selon les principes de la sémantique du prototype, c'est relativement à un membre typique, à une instance repère que sont organisés tous les membres d'une catégorie, qu'il s'agisse de catégories grammaticales ou, plus largement, des phénomènes de catégorisation relatifs à la cognition générale du locuteur. Il s'agit chaque fois d'observer la représentativité de l'entité isolée dans la catégorie qui la subsume : de l'entité la plus proche du centre organisateur à celle la plus éloignée. L'originalité du modèle Lakoffien (1987) comme des extensions de Goldberg (1992, 1995, 2006) provient d'abord de l'extension de la sémantique du prototype à sa version "étendue"¹⁵, puis de l'application de ce nouveau modèle au domaine syntaxique. Dans cette version étendue de la sémantique du prototype, on admet en particulier que les membres d'une même catégorie (par exemple, une classe de constructions) puissent n'avoir aucunes propriétés communes. Ceci implique que les instanciations d'une construction (c'est-à-dire l'ensemble des construits) puissent être multiples et très diverses. Elles forment des familles articulées par des ressemblances (des propriétés) entre certaines d'entre elles sans que chacune de ces instanciations ne doivent partager l'ensemble des traits d'une autre, ni même ceux d'un prototype identifié.

3. The cook scoured the car clean of the garbage.
P1[cook, scoure, car] P2[car, become clean]¹⁶.
Sens constructionnel : X causes Y to become Z.
4. The quack hypnotized her into deep sleep.
P1[quack, hypnotize] P2 [her, move (met.)/into sleep]
Sens constructionnel : X causes Y to move Z.
5. Some pupils nonchalantly buzzed into the classroom.
P1[pupil, Ø(move) / into the room] P2[Ø (pupil), buzz]
Sens constructionnel : X moves Y.
6. He uses super-speed to catch objects kicked at him.
P1[Ø, kick, objects] P2[Ø, (intend) him, objects].
Sens constructionnel : X directs action at Y.
7. She subtly blew him a kiss.
P1[she, blow] P2[he, (receive), kiss]
Sens constructionnel : X causes Y to receive Z.

Les énoncés/construits (3) à (7) forment une classe d'occurrences liées. Les signes défectifs qui sous-tendent les construits de cette classe (NP₁ V NP₂ AP₃ pour la résultative, NP₁ V NP₂ PP₃ pour la causative de mouvement, etc.) correspondent à la plupart des structures argumentales de l'anglais contemporain, c'est-à-dire à aux possibilités syntaxiques et actantielles des énoncés de cette langue¹⁷. Les signes résultatif, causatif "de mouvement", intransitif "de mouvement", conatif et ditransitif signifient en eux-mêmes (même si ces sens sont labiles) et partagent un ensemble variable de propriétés. Comme mentionné supra, ces constructions sont sémiotiques, c'est-à-dire qu'elles sont des unités symboliques à part entière et sont, comme tout objet conceptuel, reliés par ressemblances de famille¹⁸. De plus, à l'intérieur de chaque construction, peuvent être répertoriées des variations sémantiques. La causative de mouvement (4) peut par exemple véhiculer un ensemble de sens eux-mêmes interconnectés¹⁹ (Goldberg, 1995, p. 161) :

15 Si nous devons l'identification (et le nom) de la sémantique *étendue* du prototype à Kleiber (1990), il n'en demeure pas moins qu'elle est déjà présente et consciemment différenciée du modèle standard lorsque Lakoff (1987) définit les modèles cognitifs idéalisés (ICM).

16 La seconde ligne renvoie aux événements complexes qui sous-tendent l'énoncé mais il est à noter que les propositions complètes (P1, P2) que nous identifions pour gloser les sens constructionnels ne correspondent pas strictement aux constructions particulières que nous décrivons ici. *We ran her out of town* n'équivaut pas à *we made her run out of town*.

17 On parle traditionnellement de *valence verbale*. Cette expression accorde au verbe la responsabilité de la structure argumentale de l'énoncé. Or, on s'en doute, la sémiotique cognitive ne postule pas que le verbe *projette* la structure de l'énoncé depuis sa grille sémantique.

18 Nous reviendrons longuement sur cette position mentaliste et conceptualiste au cours du chapitre 3.

19 Cette distinction fait, une fois encore, écho aux deux modèles de sémantique du prototype. Le modèle standard est monosémique (un membre ou un sens référent organise la catégorie), le modèle étendu, lui, est polysémique : un membre ou un sens peut faire l'objet d'un effet de prototypie sans qu'il ne partage de trait avec tous les membres d'une catégorie. On s'aperçoit ici que les GC puisent dans les deux

- | | | |
|-----|----------------------------------|----------------------------|
| 8. | He shoved it into the carton. | X causes Y to move Z |
| 9. | She allowed him into the car. | X enables Y to move Z |
| 10. | He kept her at arm's length. | X prevents Y from moving Z |
| 11. | She guided him through the maze. | X helps Y to move Z |

Parmi les raisons qui légitiment l'approche constructionnelle figure la volonté de simplifier l'appareillage linguistique pour, localement, faire face à la multiplicité des entrées lexicales (GIVE tr/intr/ditr, etc.) et, plus généralement, constituer un modèle qui intègre les résultats des disciplines connexes aux grammaires cognitives (Guignard, 2008, chap. 3). Une étape est ici franchie : les traits inhérents aux constructions lexicales (morphèmes libres) ou schématiques (les propositions) sont de nature épistémique et pragmatique²⁰. Ils font référence à un ensemble figé de connaissances du monde qui constituent le socle conceptuel duquel les signes puisent leur sens. On peut alors conclure à une isomorphie franche entre signifiés et concepts, mais ces signes peuvent aussi mettre en relief des éléments de ces scènes conceptuelles (voir infra) : les signes et les scènes conceptuelles sont alors parfois différenciés, ce qui implique que le signe possède un sens qui ne soit pas relatif à la scène mais intrinsèque comme dans la sémantique structurale, bien que les GC s'en distancient ouvertement en critiquant le modèle catégoriel scholastique (classique, définitoire et ontologique)²¹. Or, de même qu'il est peu vraisemblable que les locuteurs stockent des acceptions correspondant à chaque lexème d'une langue, c'est-à-dire les entrées lexicales du mot, il est peu de chances qu'un schéma à instancier (un signe défectif de type propositionnel) renvoie à une multitude de situations pragmatiques stockées. Il n'est en conséquence pas surprenant que les sens de la construction ditransitive (par exemple) n'aient pas tous été identifiés alors même qu'elle constitue l'objet central d'un très grand nombre d'études dans la littérature LC²². C'est pourtant une telle conception qui est envisagée dans les grammaires cognitives : le mot est une unité qui permet de cibler ou de mettre en relief (saillance, profilage) des éléments d'une scène conceptuelle²³.

1.1.3 Le signifié

Le signifié, dans la sémiotique cognitive, est donné relativement à une cadre, script ou espace mental, défini comme un ensemble composite de concepts liés, qui constituent les connaissances des locuteurs. Comprendre l'un de ces concepts convoque l'ensemble des concepts qui le motivent et le transcende : un mot renvoie à des catégories d'expérience qu'il convient d'identifier au regard des usages d'une communauté linguistique (et culturelle). Ce principe n'est toutefois pas exclusivement linguistique. Minsky, qui le premier définit le cadre comme "a data-structure representing a stereotyped situation" (1975, p. 72), aura inspiré l'intelligence artificielle et la psychologie cognitive²⁴. Schank et Abelson (1975) ont proposé une conception tout aussi mentaliste de la cognition : celle-ci ne consisteraient qu'en des agrégats conceptuels appelés "scripts". Il est chaque fois question d'ensembles expérientiels "référents", qui permettent l'articulation d'événements associés dans l'esprit des sujets, ce que Tannen (1979, p. 144) appelle des "structures d'attentes" (structures of expectations)²⁵. En linguistique, la sémantique des cadres trouve son origine dans la grammaire des cas de Fillmore (1968).

modèles, ce qui n'est pas sans conséquence : cela impliquerait, par exemple, qu'il existe deux méthodes (très voisines) de catégorisation humaine, ce qui paraît soit peu probable, soit profondément modulaire.

²⁰ Les situations explorées par cette pragmatique ne sont pas véritablement contextuelles (et en cela spécifiques à un repérage énonciatif particulier), elles sont mentales, c'est-à-dire qu'elles consistent en des structures d'attentes "repères" idéalement partagées par les locuteurs d'une langue.

²¹ Nous montrons (Guignard, 2008) non seulement que le modèle probabiliste roschéen est très comparable au modèle aristotélicien (qui fait déjà appel à la notion d'accident) mais aussi qu'il est paradoxalement plus limitatif.

²² Nous remarquons simplement que les GC refusent l'idée d'un répertoire sémantique total et figé pour ce qui concerne les items lexicaux, tout en acceptant que le sens de ces items passent nécessairement par les représentations mentales des situations auxquelles ces sens renvoient : de fait, le sens de l'énoncé n'est pas construit en situation.

²³ Chez Fauconnier (1984, 1997), on parle d'espace mental.

²⁴ Il est intéressant de noter que les GC revendiquent ouvertement leur non modularité tout en s'appuyant sur les considérations de Minsky qui, par ailleurs (1987, épilogue), déclare pourtant "qu'à l'intérieur du cerveau, les agences chargées de différentes tâches sont contraintes à ne communiquer que par des goulots neuronaux". La non modularité linguistique (syntaxe/sémantique) ne serait donc pas sous-tendue par la non modularité cognitive.

²⁵ Il n'est pas surprenant de voir partout disséminés les termes et métatermes codistes au sein de la sémantique des cadres : le sens lexical est rapporté plus ou moins médiatement au sens conceptuel. Jackendoff (1983), Petrucci (1986), Fillmore (1982) les distinguaient en des temps plus modulaires au moyen de marques typographiques disgracieuses. La cognition s'étant depuis unifiée, les mots *évoquent* désormais des espaces mentaux, mais l'appariement demeure.

Les cadres casuels (case frames) devaient caractériser des scènes ou des situations abstraites de telle manière que, pour déterminer le contenu lexical du verbe, il fallait déterminer les propriétés des scènes schématiques auxquelles il renvoie nécessairement (Fillmore, 1982, p. 115). Originellement toutefois, cadres et scènes étaient distingués. La scène référait aux contraintes cognitives (expérientielles), le cadre aux contraintes spécifiquement linguistiques (Fillmore, 1975). Les deux termes, désormais, sont indifférenciés et les mots indexent directement certains aspects (ciblés, profilés au cours d'un processus d'évocation) des cadres ou espaces mentaux.

Ainsi le signifié est-il dépendant de scènes mentales articulées. La scène ou la cadre commercial transaction a pour éléments constitutifs les rôles *buyer*, *seller*, *goods* et *money*²⁶. Dans cette configuration²⁷, seuls certains verbes peuvent être inclus (*buy*, *sell*, *pay*, *spend*, *cost*, *charge*). Le signifié de chacun d'entre eux est donc déterminé en fonction de ce cadre qui permet par ailleurs que tous soient interconnectés. Chacun d'eux indexe un aspect différent du cadre mais se rapporte nécessairement à ce cadre. *Buy* met en relief (profile) les rôles *buyer* et *goods* et laisse *seller* et *money* en retrait (dans l'arrière-plan). *Sell* profile *seller* et *goods* et laisse *buyer* et *money* dans l'arrière-plan.

12. Hard-up families bought cheaper chicken (for_{money}, from_{seller})
13. Vivoli's sell the best ice cream in the world (for_{money}, to_{buyer})

Connaître le signifié d'un verbe consiste donc à déterminer différenciellement celui de tous les autres au sein d'un espace mental. Notre expérience, figée par exemple en l'espace "commercial transaction", fournit le fond ou l'arrière-plan conceptuel nécessaire à la détermination du mot. Le mot renvoie à un cadre mental qui doit être commun aux locuteurs (émetteurs et récepteurs). Cependant, la description du verbe ne peut être complète que par la détermination des propriétés grammaticales qui le caractérisent et des contextes syntaxiques qui lui sont adéquats, c'est-à-dire avec lesquels il est compatible. En d'autres termes, il s'agit de déterminer les éléments du cadre qui peuvent être le sujet et/ou l'objet du verbe, voir le NP datif ou le syntagme prépositionnel qui le complémente. Quels sont en somme les éléments qui doivent être présents et ceux que l'on peut éluder ? *Peter (buyer) bought the computer (goods) from Sally for 150\$*. Le sujet grammatical (NP1) correspond au rôle conceptuel de l'acheteur, l'objet direct *computer* (NP2) correspond au rôle d'objet transféré (marchandise). Ces deux éléments sont profilés, conséquemment manifestes et non éludables. Les éléments suggérés apparaissent seulement en surface²⁸ en tant qu'objets obliques : *Sally* et *150\$*. La préposition *from* peut être inférée des éléments du cadre qui, par sa structuration même, spécifie les relations entre tous ses éléments constitutifs. De même, les spécifications lexicales qui caractérisent les substantifs rapportés au cadre sont le fait de notre compréhension de l'articulation des événements qu'il contient. Soit *tip*, *ransom*, *allowance*, *refund*, *honorarium*, *bounty*, *tuition*, *retainer*, *bonus*, *rent*, *fare*, *child support*, *bus money*, *salary*, *reward*, et *alimony* : évoquer le concept *money* au travers de chacun de ces verbes implique des focalisations (des profils) et des implicites différents, des scènes de plus en plus complexes qui outrepassent l'évocation d'un simple transfert pécuniaire. *Alimony* convoque (ou active) une scène mentale dans laquelle deux personnes divorcées se sont entendues pour qu'à l'issue de ce divorce l'une de ces personnes donne à l'autre, le plus souvent à la fin de chaque mois, une somme renégociable à échéances fixes²⁹. Au delà de la caricature de l'exemple, la sémantique des cadres considère que chaque mot appelle une scène conceptuelle complexe. Le signifié consiste donc en les diverses opérations de profilage exercées sur cette scène. Les déterminations nominales sont elles aussi dépendantes des scènes conceptuelles. On préférera un pronom possessif à un article indéterminé selon que le transfert inhérent au cadre est attendu (ou non) ou selon que la situation d'énonciation précède ou suit le transfert. *She gave him a reward* ; *She gave his reward*. L'implicite est alors fonction de la sémantique de l'article qui interagit avec la scène activée par le nom (Fillmore, 1977, p. 114). Le "récepteur" reconstruit donc

²⁶ L'acheteur paie le vendeur en échange de l'objet désiré.

²⁷ Fillmore et Atkins (1992, p. 83) proposent bien d'autres cadres. Le *Risk Frame* consiste en les rôles *Chance*, *Harm*, *Victim*, *Valued Object*, *Situation*, etc. *She (actor/victim) had risked so much (valued object) for the sake of vanity (motivation)*. On est là face à une argumentation "définitive" : poser la question des contours des *frames* nous ferait passer pour quelque cognitiviste orthodoxe, la connaissance (comme la pensée "éparse" chez Condillac) étant multiple et systématiquement changeante. On se demandera cependant pourquoi l'on accepte un figisme partiel (le cadre de la transaction, du risque, du restaurant, etc.) qui sous-entend une forme d'invariance.

²⁸ Il s'agit encore de distinguer la profondeur (d-structure) de la cognition de la surface (s-structure) du produit linguistique, même si la nature de la "cognition" diffère.

²⁹ Voir Petruck (1995, p. 4).

une scène mentale qui dépend en partie du choix du déterminant. Sans aucune information contextuelle, il peut déterminer si les rôles de la scène et les entités qu'ils représentent ont préalablement déterminé le montant de la somme³⁰.

A ne pas se prononcer sur le lien (l'homologie ou l'unicité) entre contenu linguistique et contenu conceptuel, il semble que la sémantique des cadres, qui sous-tend le signifié de la sémiotique cognitive, veuille "encoder" une structure sémantique au sein même du signe et non plus rendre compte du sens dans un rapport déférent à la scène conceptuelle. Fillmore (1994, p. 105), alors qu'il compare les différences de complexité entre les noms et verbes qui partagent leurs sèmes (les traditionnels noms déverbaux), entend montrer que les premiers sont intrinsèquement plus complexes que les seconds. Goldberg (2006, p. 183) oppose la sémantique verbale à la sémantique constructionnelle et sous-entend leurs particularités internes. Langacker (1987a, p. 66) évoque l'unicité du lien symbolique entre le signifiant et le signifié³¹, ce dernier consistant en l'ensemble des concepts (formant une conceptualisation complexe et détaillée) contraint par le contexte³². On oscille alors entre la volonté de sortir des théories nomenclatures de la langue (par la représentation mentale) et la reconnaissance de déterminations intrinsèques, fondées sur la référence à des objets du monde³³. S'agissant plus spécifiquement du signifié de la sémiotique cognitive, Croft et Cruse (2004, chap. 2) donnent *frame*, *domain* et *space* pour équivalents au détriment du fond narratif qui caractérise le premier : une scène (*frame*) est une histoire idéalisée quand un espace mental (Fauconnier, 1984) ou un domaine (Langacker, 1987), s'ils peuvent aussi être complexes et articulés, sont principalement convoqués en tant qu'ils sont les corrélats des pôles sémantiques des unités de la langue (ibid., p. 488). En cela, ils consistent le plus souvent en des domaines élémentaires³⁴ comme l'espace (tridimensionnel), l'odeur, la couleur, le toucher, etc. Les scripts et autres cadres conceptuels correspondront donc aux domaines abstraits langackériens ou aux espaces complexes (*blended*), déjà constitués de diverses entrées (inputs) conceptuelles (Fauconnier et Turner, 2002, p. 119)³⁵. La différence peut paraître vétilleuse mais le principe additionnel qu'elle révèle ne l'est pas : le sens ne serait ainsi que la somme des concepts référés au travers des mots, au détriment de leur nature et de leur complexité. Le signifié correspondrait au concept quand les mots assemblés, pourtant, profilent des éléments de ce cadre conceptuel. Il nous semble qu'il est une inconsistance articulatoire notable à ne pas distinguer signifiés et concepts lorsque les pratiques, en particulier, les révèlent.

Il nous faut accepter de reconnaître l'imprécision des renvois au signifié et, par là même, l'ambivalence de la notion de concept au sein de la sémiotique cognitive. Comme le remarque Hébert (2006, p. 2), le signe a reçu de nombreuses définitions, le plus souvent constitutives. Les principaux termes qui entrent dans la définition du signe sont (1) le stimulus (le signal physique employé), (2) le signifiant (le modèle dont le stimulus constitue une manifestation), (3) le signifié (le sens, le contenu du signe), le concept (la représentation mentale à laquelle correspond le signifié), (4) soit logique, (5) soit psychologique et (6) le référent (ce dont on parle quand on emploie tel signe). Entre ces six termes s'établissent des relations ou des combinaisons plus ou moins complexes. Le signe est donc possiblement monadique (un seul terme), dyadique (deux termes), triadique (trois termes), et ce jusqu'à six termes (sextadique). Toutefois, les structures du signe les plus usuelles sont celles qui considèrent que le signe est fonction : du stimulus, du signifiant et du signifié, du stimulus ou du signifiant, du concept logique ou psychologique et du référent. Il n'est pas, a priori, de signe qui comporte les six termes³⁶. Eco (1988, p.

30 On remarque que ce genre d'analyse concourt à la superposition des plans : d'abord la représentation d'une situation repère (le cadre), puis la représentation de cette représentation (chez le récepteur) cumulée à l'ensemble des implicites, eux-mêmes rapportables à des situations conceptualisées (donc à des représentations).

31 Chez Langacker, le signifié est un pôle sémantique.

32 Il s'agit donc ici d'une représentation interne de ce contexte : le sens est en somme la représentation mentale d'un objet ou d'un ensemble d'objets articulés selon une trame. Comme chez Saussure, le langage est un système cognitif "contenu dans la tête d'un locuteur individuel" (Gardner, 1985, p. 199).

33 L'opposition peut par ailleurs être contournée : la détermination du signe (ses traits) peuvent ne pas renvoyer à des attributs d'objets du monde. C'est par exemple la voie empruntée par Rastier (1987), qui considère le contenu strict du signe comme une unité différentielle (en ce qu'elle s'oppose à d'autres sans qu'elles représentent des objets).

34 Chez Locke (1690[1997], p. 77) on parlera des "idées simples de la sensation" par opposition aux "idées simples de la réflexion", qui caractérisent plus directement l'entendement.

35 Dans leur conception des réseaux *simplex* sont convoqués des types (au sein d'un espace générique) correspondant à des référents mentaux (*Sally*, *Paul* à *Woman*, *Man*). Bien sûr, un réseau miroir ou bi-attentionnel (ibid., p. 122 et 131) fera apparaître des *inputs* déjà constitués de cadres/*frames*, mais il n'en demeure pas moins que les phénomènes de compression n'éluent pas les constituants, ils les implicitent seulement.

36 Klinkenberg (1996) emploie un signe tétradique constitué du stimulus, du signifiant, du signifié et du référent.

39) dresse le bilan des différentes constitutions du signe en regroupant les pôles typiquement impliqués dans sa définition. Hébert (ibid.), quoiqu'après Rastier (1990)³⁷, complète une telle schématisation qui, si elle permet parfois des équivalences contestables (dans le détail), trace toutefois des liens utiles entre les théories du signe. Nous ne nous intéresserons ici au pôle supérieur de la triade mais rappelons d'abord la constitution classique du triangle sémiotique (sur lequel nous situerons la sémiotique cognitive ainsi que les travaux en intelligence artificielle et en psychologie cognitive qui l'ont inspiré).

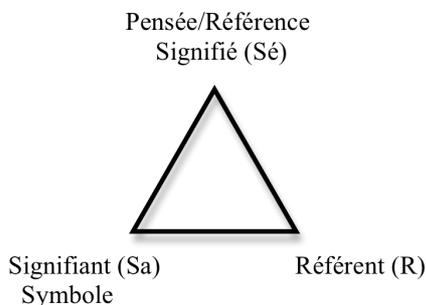


Figure 3. Le triangle sémiotique

Pour Ogden et Richards (1923, p. 9), le réfèrent d'une expression est individuel. Il ne consiste pas exclusivement en le monde extralinguistique, à peine consiste-t-il en le monde sémiotique : il est l'expérience convoquée par le signe et, de fait, peut trahir l'intention du locuteur-émetteur. Suivant la terminologie de Peirce :

A sign, or representamen, is something which stands to somebody for something in some respect or capacity. It addresses somebody, that is, creates in the mind of that person an equivalent sign, or perhaps a more developed sign. That sign which it creates I call the interpretant of the first sign. The sign stands for something, its object [or referent]. It stands for that object, not in all respects, but in reference to a sort of idea, which I have sometimes called the ground of the representamen. (Peirce, 1931, p. 228).

Le triangle sémiotique, en lui-même, ne dit rien des objets et de leur caractère ontologique³⁸. L'interprétant peircien, c'est-à-dire la pensée ou l'idée relative à l'individu qui ordonne sa compréhension (et peut excéder le sens émis) est un corrélat manifeste des script, cadre, espace et domaine de la sémiotique cognitive. Quelle que soit la théorie considérée, l'idée représente l'objet, que l'on considère ou non que cet objet soit une entité objective ou perçue. On peut bien se refuser à dire que les substances sont ontologiques, cela ne constitue pas une originalité théorique, en tout cas pas sémiotique. Par ce biais, la LC est une théorie du signe qui ne se prononce pas sur le rapport du réfèrent au concept et ne reconnaît pas d'antonymie entre signifié et concept. De fait, son articulation est comparable aux pôles des sémiotiques thomiste, scholastique, boécienne ou genevoise. Le concept de la LC est, en somme, une représentation du sommet parmi d'autres.

Signifié	Saussure
Concept	Saussure, Lyons, LC
Image mentale	Saussure, Peirce, Croft
Espace mental	Fauconnier, Turner
Cadre conceptuel	Fillmore, Minsky

37 Rastier considère principalement la triade aristotélicienne (*Peri hermeneias*) mais on trouve des échos du triangle sémiotique encore chez Lyons (1978) telle qu'il est déjà défini chez Ogden et Richards (1923) ou chez Thomas d'Aquin (qui se réfère à Aristote) : "Il convient de dire que, selon le Philosophe, les paroles sont les signes des pensées et les pensées des similitudes" (*Somme théologique*, I, 2-13, in Kalinowski, 1985, p. 28).

38 Lakoff, on le verra, s'oppose farouchement aux caractérisations ontologiques et, par là même, aux traits définitoires des lexèmes. Comme Rosch, il ne verra pas cependant que la méthode scholastique avait anticipé la notion de typicalité.

Script	Shank
Structure d'attente	Tannen
Etats d'âme	Aristote
Intellectus	Boèce
Conceptus	Thomas d'Aquin
Idée	Arnauld et Nicole
Interprétant	Peirce
Référence	Ogden-Richards
Sense	Ullman
Sens	Frege
Intension	Carnap
Designatum	Morris (1938)
Significatum	Morris (1946)
Connotation	Stuart Mill
Contenu	Hjelmslev
Etat de conscience	Buyssens

Il faut toutefois être précautionneux. La langue de la sémiotique cognitive n'est pas la langue saussurienne dont "l'indéfinition" aura permis qu'on la caricature³⁹. Ainsi, la langue de Saussure n'étant pas (non plus) le schéma de Hjelmslev, le contenu de ce dernier ne pas être superposé au signifié saussurien (cf. note 5.). Précisément, le "psychologisme" de la sémiologie l'aura fait se détourner de Saussure et considérer la langue comme une hiérarchie sémiotique (Badir, 2006). Eco (ibid.) remarque plus généralement que la profusion des termes n'affecte pas toujours les parallèles théoriques malgré, parfois, de grandes imprécisions. Ainsi, "signifié" peut-il être employé pour le référent ou le sens. Le *Bedeutung* frégéen, semble-t-il, a parfois été traduit par "signifié", *meaning* ou "signification" chez l'un, puis par "référence" ou "dénotation" chez l'autre. Les divergences terminologiques occultent donc les convergences théoriques. D'autres les redoublent et illustrent des dissensions profondes. Parfois encore, une même dénomination recouvre des termes différents (Hébert, 2006, p. 8).

Le rapport du signifié au concept est d'importance comme le sont les conceptions de la cognition qui le sous-tendent. Il convient alors de spécifier les qualités de chaque terme. En théorie tout au moins, la sémiotique cognitive les indifférencie comme le fait la psychomécanique, laquelle considère le signifié comme un "mentalisme que le signifiant recouvre" (Douay et Roulland, 1990, p. 166). Pour Mounin (1974[1993], p. 301), il consiste en "cette composante à laquelle renvoie le signifiant [...], il est un concept, résumé de l'intention (ou compréhension) de la classe d'objets évoquée par le signifiant". Le signifié n'en est, en somme, pas à son premier amalgame, ce que les dictionnaires des sciences du langage perpétuent. Crystal (1992, p. 383) le rend synonyme de symbole quand Dubois *et al* (1994, p. 433) le substituent encore au concept⁴⁰. Saint Augustin, étrangement, propose lui aussi une théorie du signe qui rappelle le conceptualisme extrinsèque⁴¹ des GC : "Un signe est une chose qui, outre l'espèce ingérée par les sens, fait venir d'elle-même à la pensée quelque autre chose" (Ducrot, 1972, p. 130). Encore une fois, ce faire-venir consiste en un processus d'évocation problématique. On présuppose d'une part que le sens existe en dehors du signe de telle manière que l'on puisse l'y faire venir et, d'autre part, que l'évocation d'une entité par une autre se trouve sur un même plan. "Oncle" désigne une personne mais évoque un lien de parenté. On retrouve cette distinction chez Ducrot (ibid.) : la sirène signifie le début d'un bombardement et évoque la guerre, l'angoisse des habitants, etc. Le signifié serait donc la part absente du signe, une part dont il faudrait expliquer le comblement. Pour ce

³⁹ Hjelmselv (1942, p. 31).

⁴⁰ Pourtant, Saussure n'aurait pas fait de la sémiologie une théorie strictement dyadique : Greimas et Courtés (1979, p. 57) remarquent que l'assimilation du signifié au concept n'intervient chez Saussure que dans une première approximation. Elle est, par la suite, éliminée au profit de la "forme signifiante".

⁴¹ Il est fréquent de trouver mentionné le caractère extrinsèque du renvoi des signifiés (voir par exemple Croft et Cruse, 2004, p.7) mais il ne faut pas s'y tromper : il s'agit là de la possibilité du signe à renvoyer à des concepts qui sont impliqués (mais en retrait) dans les processus de construction du sens. Cet extrinsèque est donc bien intrinsèque au cadre conceptuel du locuteur.

du discours de la LC (des “atomes primitifs” motivés par des régions mentales), des primitifs cognitifs (Jackendoff, 1983⁴⁶ ; Wierzbicka, 1981) ou du noème de la sémantique structurale (Pottier, 1992). Ces semantic primes (en linguistique) font écho aux primitifs de l’intelligence artificielle (Wilks, 1977 ; Schank, 1977). Or, déjà se pose la difficulté de préciser la nature de ces universaux. La *lingua mentalis* des occamistes (universaux de pensée), qu’actualisent Jackendoff et Wierzbicka, et le plan noétique de Pottier (universaux métalinguistiques)⁴⁷ ne sont pas strictement covariants. Enfin, il peut être le concept saussurien, c’est-à-dire le signifié d’un morphème ou le sémème (faisceau de sèmes structurés) de Rastier et Coseriu, ou encore le “corrélat psychique” de ce signifié (Rastier, 1991, p. 125). En ce dernier plan, le signifié et le concept ne sont pas distingués. Nous y pouvons alors inscrire la LC, qui centralise plus encore sa conception du concept en refusant de se prononcer sur la référence [référents]. Rien du sens, semble-t-il, ne serait extralinguistique. Pourtant, il est souvent question du sens pragmatique d’une construction, en particulier lorsqu’elle est partiellement figée (idiom-like). Cette illusion pragmatique trouve sa source dans l’hétérogénéité des espaces mentaux de la sémantique des cadres.

L’espace mental, il est vrai, outrepassa les contraintes vériconditionnelles. On l’a vu, les mots non seulement indexent des éléments du cadre mais présupposent de possibles validations préalables. L’énoncé John did not regret signing the letter (Fillmore, 1985, p. 249) dénote (ou engage⁴⁸) l’état mental de John, c’est-à-dire a priori, l’expression de sa satisfaction. Or, le sens strict des morphèmes ne peut pas rendre compte de la réception du sens en situation : la présupposition apportée par la négation peut être faussée, John peut ne pas regretter d’avoir signé, précisément parce qu’il n’a pas signé. Toute la sémantique des cadres (*frame semantics*) repose sur cette avarie de la sémantique vériconditionnelle. Cependant, la réponse apportée par les GC n’est pas plus pragmatique, sauf à accepter que le contexte consiste en le cadre mental convoqué pour comprendre l’énoncé (*the semantics of understanding* [Fillmore, 1985, p. 230]).

1.1.4 Une pragmatique cognitive ?⁴⁹

Le cumul des principes d’extension du signe (consistant à reconnaître des entités variablement phraséologiques plus larges que les morphèmes lexicaux libres) et de schématicité (accepter qu’une unité symbolique soit déficiente) nous semble tracer une voie adjacente aux théories traditionnelles : la sémiotique cognitive trouve ici son originalité. Le locuteur use au mieux de l’ensemble des constructions sémiotiques disponibles dans la langue compte tenu des contextes, provoquant altérations et variations de sens. C’est ainsi qu’est rejetée la notion d’invariance, qu’elle soit en langue (construction) ou en discours (construit)⁵⁰. Au mieux un sens constitue-t-il un effet de prototypie relatif à des attentes plus ou moins conventionnellement partagées (frames). Sont donc parfois reconnus des sens saillants perçus comme plus représentatifs que d’autres et répondant à des contextes progressivement complexes. À ces contextes, on pourra adjoindre des sens proportionnellement spécifiques. Ceci constitue le fondement du principe d’usage (*usage-based*). Les signes ne peuvent être acquis qu’au travers de notre expérience de leur appariement contextuel, c’est pourquoi le sens des énoncés (1) et (2) étaient fortement déterminés et restreints. Toutefois, le sens pragmatique d’une construction est en fait “pragmatiquement fondé”. Il est en effet peu question de l’activité langagière en tant qu’elle est spécifique à un individu dans un environnement lui-même particulier, ni même, de manière évasive, du langage en tant que phénomène discursif, communicatif et social (Jaques, 1979 ; Bar-Hillel, 1971).

46 Jackendoff (1983) développe l’idée que des généralisations sémantiques peuvent être formulées hors de la syntaxe. Les contenus propositionnels, élaborés à partir de primitifs sémantiques, constituent une forme de langage de la pensée (*language of thought* ou *lingua mentalis*).

47 “Un noème apparaît comme une relation abstraite universelle sous-tendant les opérations sémantiques des langues”. (Pottier, 1992, p. 78). Le *concept* recouvre les êtres et les choses perçus (et discrétisés) du monde. Le *noème* consiste en les représentations de l’expérience dont on trouve des traces dans les langues : le noème d’intériorité est par exemple la relation d’un repère à un repéré (qu’il nomme “support” et “apport”).

48 Dénoter et engager (*denote/engage*) sont souvent donnés pour équivalents (Croft et Cruse, 2004, p. 13). Il va sans dire qu’au delà de l’histoire propre des termes, le rôle du morphème est bien différent selon qu’il *désigne* ou *provoque* le cadre mental. On ne dit rien de l’antécédence, de la covariation, en somme de l’emprise du langage sur la cognition (et cela, que l’on accepte ou non qu’elle soit le fruit d’un mentalisme exclusif).

49 Le terme de pragmatique cognitive est souvent utilisé en référence à la théorie de la pertinence de Sperber et Wilson (1989[2002]). Voir par exemple Moeschler (1999).

50 Bien que les GC n’en disent rien, on peut considérer qu’elles lient langue et discours par un continuum : les schémas et les instances sont des unités symboliques.

Ceci découle de l'approche partiellement connexionniste⁵¹ adoptée par la sémiotique cognitive : le sens ou le "contenu sémantique" n'est pas donné a priori. Il résulte des récurrences de couplage entre les unités et les situations. Le sens intrinsèque est donc second à ces expériences de couplage, qui consistent en les activations répétées des états subsymboliques (Laks, 1996, p. 78). Par certains aspects, les cadres conceptuels de la LC sont donc, en effet, comparables aux représentations du connexionnisme. Tous deux s'opposent naturellement aux représentations symboliques⁵² du cognitivisme. Les premières sont déterminées par des combinatoires désincarnées ou symboliques (le sens du contexte est calculé à partir de l'énoncé) quand les secondes émergent d'activations neuronales subsymboliques : les niveaux inférieurs de la cognition participeraient donc de la structuration du langage. De cela, la LC retient que le sens est prioritairement un phénomène contextuel que les unités intègrent au gré des récurrences (méthode ascendante) et que le langage est possiblement sous-tendu par des opérations élémentaires (comme la catégorisation, qui semble être une caractéristique des réseaux de neurones formels [ibid.]) et l'activité sensorimotrice. Dans une telle conception, les contenus sémantiques sont le produit d'une construction mentale à partir de "traces mnésiques", c'est-à-dire d'extractions de régularités sous-jacentes aux variations de réseaux neuronaux.

La sémiotique cognitive n'est donc ni une pragmatique "externe" comme peuvent l'être les linguistiques de l'énonciation, ni une pragmatique structurale comme l'est parfois la philosophie du langage (Austin, 1962). Les premières remettent en cause l'efficacité explicative de la langue (en tant que nomenclature) au regard des proformes, des déictiques et des adverbes spatiaux temporels (je, tu, ceci, cela, ici, maintenant) qui ne sont caractérisables qu'en contexte. La seconde centre son attention sur les contenus des unités minimales de la communication (illocution et perlocution suggèrent aussi une forme d'externalité). Par le biais du mentalisme que la LC défend, les sens pragmatiques des signes renvoient à des situations repères "déjà" conceptualisées, qui jalonnent le savoir encyclopédique des sujets. A l'opposition traditionnelle entre *It's cold in here* constatif et *It's cold in here* implicite (signifiant *Would you mind closing it?*), la LC proposerait la convocation de deux cadres mentaux représentant des contextes distincts. À la suite des travaux de Markman (1999), la LC⁵³ sépare l'activité de représentation, qui est le rôle exclusif de l'esprit, et le domaine des connaissances où seraient "localisés" les signes et leurs schémas d'instanciation⁵⁴. L'activité langagière dépend donc du rapport processuel de l'esprit aux unités de la langue. De fait, ces postulats révèlent une forme d'unidirectionnalité qui oriente l'analyse. Il ne s'agit pas d'étudier les rouages de la constitution du sens en contexte mais de déterminer les processus de la compréhension a posteriori. L'objet de la LC non seulement "n'est pas" mais "ne peut pas" être pragmatique, contrairement à ce que son indistinction des termes de la trichotomie classique laisse supposer : "tout" est rapporté aux connaissances encyclopédiques des locuteurs.

The distinction between semantics and pragmatics (or between linguistic and extralinguistic knowledge) is largely artifactual, and the only viable conception of semantics is one that avoids such false dichotomies and is consequently encyclopedic in nature. (Langacker, 1987a, p. 154).

Par opposition au structuralisme classique, la sémiotique cognitive refuse l'approche "abstractionniste" qui recourt systématiquement aux invariants et aux signifiés de puissances. Les signes, en conséquence, subissent des variables sémantiques infinies. Ces variables correspondent aux spécificités des contextes d'emplois mais ne sont pas, ou pas totalement, le produit de leur détermination. Pour les GC, la compréhension dépend, on ne cesse de le dire, de cadres mentaux dont l'indexation permet la recomposition du sens. Se pose alors la question du figement des cadres. Les profils portés sur une scène mentale ne font pas croire les possibles de cette scène. C'est là que s'opère une rupture entre théorie et pratique : on devrait imputer ce rôle d'élargissement au contexte pour s'écarter du danger de la "nomenclature conceptuelle", selon lequel une classe fermée de cadres (internes) représenteraient des situations (externes), car ces dernières sont bien évidemment constitutives de l'émergence du sens. Or, force est de constater que la sémantique

51 Ici, nous forçons le trait. A l'exception de Langacker (1991, p. 282), qui se réfère à Elman et McClelland (1984) en évoquant un possible parallèle, et Lakoff et Johnson (1999) qui voudraient voir un "soubassement neuronal" à la théorie de la métaphore conceptuelle, aucun linguiste de la LC ne se réfère au connexionnisme. Par ailleurs, les espaces mentaux de Fauconnier comme les cadres de Fillmore sont bien antérieurs à l'apparition des théories subsymboliques.

52 Le symbole (d'où "symbolique"), de l'intelligence artificielle à la philosophie (cognitiviste) de l'esprit, est une unité qui participe d'un calcul : l'intelligence est alors fonction des possibilités de manipulation de symboles. La LC oscille sur cette ambiguïté avec son unité symbolique non chomskyenne mais parfois tout aussi computable.

53 Par exemple : Tomasello (2003), Croft et Cruse (2004), Goldberg, (2008).

54 La notion de *schéma* remplace celle de *règle* pour éviter toute ressemblance avec les GG.

des cadres, dont dépend le signifié de la sémiotique cognitive, se prête à un réductionnisme mental peuplé de scènes ou de cadres idéalisés dont il faut “relever les fonctions grammaticales et dresser l’inventaire⁵⁵”.

Le signe NP BE SO VP-ing (NP) se prête à cette illustration. Il est possible de reconnaître à cette construction un sens central duquel on peut éventuellement dériver des épïcètres sémantiques⁵⁶. Dans cette perspective, il paraît sensé d’isoler un signe, de préférence une proposition, puisqu’elle est le segment qui articule minimalement des actants (N) autour d’un processus (V). Pour appréhender le sens pragmatique d’une telle unité, il nous faut toutefois recourir à un contexte bien plus large que le sens supposé de la construction.

14. Susan turns and looks at Bill. Bill nods and smiles at Susan.

Edie: “That’s my new contractor. We’re sort of dating”.

Lynette: “Didn’t you once say you never mix business with pleasure?”

Edie: “No, I said never mix pleasure with commitment.”

Lynette (laughing): “Right.”

Bree: “So, Susan, what are you gonna do with the letter?”

Edie: “And for pete’s sake, would you open it up already?”

Susan begins to open the letter, then stops.

Susan: “No, no, I won’t. I don’t trust Mike anymore. And without trust...no, no. I’m just gonna go in and rip it up and throw it in the trash.”

Susan begins walking toward her house. Lynette grabs the letter and acts like she’s going to rip it up.

Lynette: “Why wait, why don’t we just rip it up now.”

Susan grabs the letter back.

Susan: “No, no no. That’s okay, I don’t wanna, you know, litter.”

She runs inside her house. The other women watch her go.

Lynette: “She is so opening that letter.”

S’agissant de ce type de constructions semi-ouvertes, c’est-à-dire non strictement fermées à l’instanciation, la complexité du sens général de l’énoncé n’équivaut pas seulement à la somme de ses composants. Sur ce point, on ne peut guère reprocher à la sémiotique cognitive de ne pas se montrer adverse aux modèles compositionnels. On ne peut pourtant s’empêcher de remarquer que l’on fait appel à l’argument gestaltiste de non compositionnalité pour rendre compte du sens propositionnel, c’est-à-dire pour révéler la construction instanciée. Or, par ce biais, l’unification de toutes les constructions pourrait en théorie produire le sens global de l’énoncé. Reste la labilité postulée des cadres pour légitimer ce que Langacker appelle les “phénomènes⁵⁷”. Cependant, les cadres généralement identifiés correspondent aux propositions en termes de complexité et de participants convoqués, si bien que le sens semble ne pas pouvoir excéder la complexité de la proposition. Déterminer le sens typique des constructions ne devrait pas permettre une caractérisation adéquate du construit (ce que fait pourtant nécessairement un modèle d’unification). Les implicites ne sont pas rapportables à des articulations possibles de cadres, sauf à considérer que l’on crée des cadres au fil des conversations, ce qui infléchit leur “idéauté”. Ceux-ci, par ailleurs, sont limités par les profils que leur imposent les signes : il serait alors impossible qu’ils indexent des éléments d’un cadre encore inexistant. Cette ambiguïté “implicite” est explicitée chez Jackendoff par la séparation du monde “réel”, qui est en fait le monde vécu ou expérientiel, et du monde “projeté”, qui est sa construction phénoménologique (Jackendoff, 1983, p. 25). On suppose une étape de projection supplémentaire qui éloigne un peu plus le contexte et son immédiateté du langage, qui n’est plus alors considéré, conformément à “la croyance populaire, [que] comme un appendice de nos facultés cognitives générales” (Vandelose, 1991, p. 74).

L’occurrence (14) montre bien que le sens outrepassé le caractère intensif de la construction (qui comprend *so*, *be-ing* et leurs propres polysémies), ce que l’on retrouverait dans d’autres modèles sous les termes de “commentaire” ou de “modalisation” (elle va l’ouvrir, c’est sûr). Ceci, bien sûr, ne va pas à l’encontre de la LC. Néanmoins, le problème que

⁵⁵ <http://framenet.icsi.berkeley.edu/>

⁵⁶ C’est aussi la pratique de Goldberg (1995, p. 96) ou de Lakoff (1987, p. 462).

⁵⁷ Langacker (1987a, p. 97).

rencontre la sémiotique cognitive nous semble venir de la volonté d'attribuer aux signes des propriétés qui ne sont ni véritablement des sèmes (inclus dans le signe), ni véritablement des traits pragmatiques (que l'on considère comme de simples inférences entre les concepts reliés d'un cadre). Or, on voit bien avec (14) que l'occurrence est fonction d'un contexte possiblement unique.

Paradoxalement, les GC définissent le sens des signes par des traits définitoires que l'on relativise par leur degré de typicalité, héritage problématique des études catégorielles de la psychologie cognitive abordé ailleurs (Guignard, 2008, chap. 3). Sont alors négligés les jeux de la construction du sens en contexte qui confèrent à l'énoncé son unicité. Bien sûr, les rapports des composants (signes pleins ou réalisés) aux propositions (signes schématiques devant être instanciés, qui possèdent des contraintes sélectionnelles) sont reconnus et constituent un écart appréciable vis-à-vis des linguistiques computationnelles : Langacker aborde cette problématique au travers de ce qu'il nomme les relations entre les structures componentielles et les structures composites. Cependant, comment rendre compte des valeurs infiniment multiples de l'unité ? Chacune des situations suivantes est différente et révèle des repérages oppositifs⁵⁸ qui confèrent un sens exclusif à chaque occurrence de la construction intensive.

15. We are so having a DaisyScat 7-11 Theme Party!

Sens exclamatif (modal) sans antécédent portant sur la validation du procès. That's great!

16. Dude, you and I are so having a night at Super Suppers! That sounds like the answer to my I-don't-want-to-cook prayers.

Sens exclamatif (modal) avec antécédent portant sur la validation du procès. That's great because I didn't feel like cooking.

17. I had a thanksgiving meeting today where I had to fight for brussel sprouts because the look on her face when I said "let's have brussel sprouts!" said "oh no we are so not having brussel sprouts."

Sens intensif portant sur la négation et modalisation. We won't eat that, believe me.

18. Oh my goodness, we are so not having another junk food day!

Désapprobation modalisée. L'intensif ne porte pas sur la validation du procès. Oh no! We are eating that again.

19. Julie (daughter): You got protection?
Susan (mother, recently engaged): We are so not having this conversation!
Julie: We are, because I enjoy being an only child.

Désapprobation modalisée. L'intensif est de portée générale (hors énoncé). We should not have that conversation.

D'une manière générale, on aperçoit se profiler une tension entre la reconnaissance de signes que l'on peut répertorier (l'étude linguistique consiste à dresser un inventaire de possibilités symboliques et de décrire leurs propriétés) et la caractérisation du sens (parfois "contenu sémantique") alors même qu'il est défini de telle sorte (conceptuel, épistémique, pragmatique, cognitif, fonctionnel, rôles thêta, topicalité, etc.) qu'il surabonde nécessairement l'unité symbolique qui voudrait le contenir. Les GC, en effet, empruntent la voie de la représentation pour rendre compte du sens des signes : les scènes, scripts ou cadres convoqués dans la caractérisation sémantique sont des référents mentaux que les unités de la langue indexent par des mises en reliefs. En somme, la nature du lien entre les pôles des signes reste indéterminée : l'unité est toujours une unité bipolaire [[SEM][PHONO]]_{unité} (Langacker, 1991, p. 15). Par ailleurs, ces unités sont des possibilités disponibles qui font l'objet de convocations mentales, ce qui aboutit à une conception instrumentale de la langue qui s'avère être présente dans les cognitivismes orthodoxes, où le langage est nécessairement réduit au véhicule de la pensée. Cette imprécision rouvre la voie de l'orthodoxie qui s'insinue jusque dans l'argumentation de certains descripteurs. Croft et Cruse (2004, p. 225) considèrent l'approche constructionnelle du langage comme l'étude du composant syntaxique de la grammaire

58 La problématique n'est pas nouvelle et l'on doit à la linguistique de l'énonciation la reconnaissance de telles particularités. Les GC incluent le sens pragmatique de l'énoncé sans manifester le besoin de prolonger l'analyse jusqu'au repérage. S'il est possible de rapprocher Culioli et Langacker à partir de termes clefs comme repère/repéré ou figure/fond (*trajectory, landmark*), il n'en demeure pas moins que les usages qu'ils en font sont clairement différenciés.

depuis la perspective de la linguistique cognitive. Or, nous l'avons vu, la sémiotique cognitive n'est pas une théorie de la forme linguistique, ce qui différencie son signe du symbole cognitiviste.

1.1.5 Le signifiant

Les théories modulaires ne sont pas le fait de Chomsky. Bloomfield (1933, p. 75) se refusait à toute considération sémantique en l'absence de plus amples explications sur l'appareil cognitif du sujet parlant. Chomsky (1957) s'engouffrait alors dans cette veine syntactico-centriste au travers du modèle syntagmatique d'Harris⁵⁹. Or, dès la théorie de gouvernement et liage, les GG systématisaient des rapports coordonnés entre ces deux pôles, comme le proposait Montague (1970, 1973) en opposant les principes de compositionnalité et d'intension logique. Ce qui déplaît aux modèles de la LC consiste plutôt en l'autonomie de ces modules⁶⁰. La LC aborde peu ou prou la forme, ou le signifiant, de l'unité symbolique qu'elle reconnaît : celle-ci est le résultat d'un couplage nécessaire qui devrait proscrire sa description. Pourtant, l'ensemble des travaux constructionnistes porte sur le pôle sémantique de ces unités et délaisse le signifiant. L'unité consiste, en effet, en un couplage [[SEM][SYN] mais, nous l'avons vu, ce couplage s'inscrit sur un continuum liant les lexèmes aux propositions. Le signifiant peut donc simplement "ne pas être". Le signe est alors dit "défectif". Ceci est vrai (1) de l'unité lexicale qui est une instance d'un schéma nominal (défectif) et d'un signe plein (non défectif) dans la mesure de leur compatibilité ([N/THING] et [Cup/CUP]), et (2) de l'unité syntaxique, elle aussi symbolique, qui est plus aisément schématique ([NP V NP PP] ajoutée aux signes convoqués avec lesquels elle est compatible (*They drop us in the mire sometimes*). Certain signes complexes ont aussi des signifiants semi-réalisés (Comparatifs corollaires, *The -er, the -er : The sooner, the merrier*; Conjonctive, *Albeit : Some users don't have a home, albeit boxing club*, etc). L'originalité de la LC en tant que sémiotique provient de l'uniformisation de ses unités : les propositions, sans être instanciées, sont déjà des constructions (signes). De nombreuses études visent donc à mettre ce principe en évidence. Or, si l'on a insisté sur les imbrications et les éclatements sémantiques des unités, rien n'a en revanche été dit des homonymies : si les constructions grammaticales sont des signes comme les morphèmes lexicaux, il est vraisemblable qu'elles illustrent ces phénomènes au même titre. De plus, leur signifiant étant un schéma qui appelle des instanciations, il ne serait pas surprenant qu'elles soient d'autant plus sujettes au croisement des formes. Broccias (2005) s'étonne de répertoirer des causatives non causatives (*They booed the players off at half time*) mais il se prête là à une simplification de son identification (F implique S). L'exemple *They drop us in the mire sometimes* répond à un schéma propositionnel similaire à *We regard that portfolio as our investable funds* : NP V NP PP. Du point de vue de son sens décompositionnel, ce signifiant peut exprimer l'action d'un agent x, qui cause le mouvement d'un thème y vers un lieu métaphorique. Or, on la trouve également avec des verbes appréciatifs (*We regard that portfolio as our investable funds*). Le groupe prépositionnel répond en conséquence à une analyse différente dans chacun de ces deux énoncés. Soit il exprime le lieu (ici métaphorique) où se trouve y (objet/thème) au terme de l'événement, soit il exprime un attribut de cet objet y. Une notation fonctionnelle (plutôt que catégorielle) de la structure syntaxique des énoncés permettrait ici de différencier les deux constructions⁶¹. Alors que le premier énoncé est une instance de la construction transitive locative, le second est une instance de la construction transitive attributive.

20. They drop us in the mire sometimes.

[S V O CL] complément locatif

21. We regard that portfolio as our investable funds.

[S V O CP] complément prédicatif

Le signifiant n'est donc pas toujours un bon indicateur du type constructionnel mais il permet indéniablement d'identifier des constructions possiblement en cours de lexicalisation. Kay (2002) note le caractère ponctuel ou marginal des emplois de la résultative et de la causative de mouvement. Boas (2003) s'est livré à divers tests d'acceptabilité desquels il ressort que la transitive résultative n'est pas un pattern aussi productif qu'on l'attendrait compte tenu du nombre d'études concernant cette

59 Celui-ci postulait pourtant l'appariement de la syntaxe et de la sémantique via les opérateurs verbaux qui, déjà, imposaient leur structure aux arguments de l'énoncé (Gross, 1976).

60 La modularisation touche aussi la sémiotique. La notion de *trichotomie* (Morris, 1946) qui renvoie directement à Carnap, est encore exploitée par de nombreux sémioticiens (par exemple Lundquist, 1980 ; Maingueneau 1990).

61 Puckica (2008) propose le terme d'*allomorphie* pour caractériser ces phénomènes de recouplement formel. Or, si les constructions sont des signes pourquoi ne pas préserver la notion d'homonymie, tout aussi indicative ?

construction propositionnelle. Ainsi, seul un tiers des natifs interrogés ont considéré grammatical et acceptable l'énoncé "phare" du constructionnisme (She sneezed the tissue off the table). Par sa forme (Sa), nous remarquons à l'inverse la récurrence d'une construction peu étudiée, possiblement en cours de lexicalisation⁶². Ce signe n'étant pas reconnu, nous proposons d'appeler bi-prédicative la construction [The NP be be_{TNS} CP] qui sous-tend les occurrences suivantes :

22. Can I just say two things? I think the sad thing is is that at one time the idea of the foyer bar was the fact that mothers and children go in for a coffee facility or tea facility.
23. If it gets a bad reputation, people won't come and they will suffer. I think the interesting thing is is the five cards you play or the poker you play and how much to raise the ante.
24. I agree totally with what, and the other lady has just said, but the other thing is is the amount of money that is spent when, you know, someone royal is coming for a visit because all of a sudden, you know, you have people in this country who are living in absolute poverty.
25. Now I can't account for that, because he ought to have strong ones didn't he, if he did all that stuff there? I think the thing is is that I, we can't mentally get into realize how to use his body weight which comes from using your feet and getting and the I and your legs and so forth.

Cette construction est certes "locale" mais elle est productive malgré tout. Elle intervient quasi exclusivement dans un contexte oralisé mais les énoncés ne contiennent pas d'éventuelles marques d'hésitation locutoire, ce qui marquerait sa spécificité. L'origine probable de ce signe émergent est l'indécision du locuteur quant à la stratégie grammaticale à adopter : construire l'énoncé par composition ou considérer le premier segment (the point/thing is) comme un élément phraséologique : il y aurait donc deux auxiliaires en compétition. Nous pensons cibler là une étape de figement lexical découlant d'une combinaison "anormale". Quoiqu'il en soit, cette construction est comparable aux conjonctives plus ou moins substantives (*albeit, let alone, the way*) que nous avons abordées plus haut : son "sens" est aussi organisationnel et fonctionnel⁶³. L'usage se nourrit ainsi de l'anormalité au gré toutefois des académismes. En effet, la construction GV à GN du français contemporain (Il faut remédier à l'absentéisme) n'est pas considérée comme un pattern productif. Par décret de l'Académie française (Nov. 1964), on ne peut pallier à l'absentéisme en raison de son analogie induite avec parer à, remédier à, etc. Or, cette construction est sous-tendue, au moins, par le sens attributif de la transitive de sorte, encore une fois, que l'énoncé n'est pas ou pas seulement dépendant du verbe instancié. Selon l'approche constructionnelle, chaque langue possède ses faisceaux de signes schématiques et substantifs (bien qu'aucune approche du français n'ait été jusque là proposée). Des types de relation supposés entre ces signes dépend en somme l'architecture de la langue.

1.2 L'architecture de la langue

La polysémie des unités symboliques (1.1.2), et des propositions en particulier, représente un champ d'étude vaste dont nous avons abordé quelques aspects⁶⁴. On ne saurait toutefois réduire la place du sens dans l'approche constructionnelle à des principes locaux d'extension sémantique (les sens d'une construction et les constructions au sein des classes constructionnelles qu'elles constituent). En effet, les relations qu'entretiennent les constructions entre elles convoquent tout autant les principes organisationnels qui conditionnent leur polysémie. Ces relations impliquent d'ailleurs une structuration particulière (métonymique, redondante, motivée) du savoir linguistique du locuteur, ce qui place le sens et les relations de sens au cœur des problématiques ontologique et mentaliste (Guignard, 2008, chap. 2). Nous nous attacherons ici à présenter les principes "cognitifs" qui sous-tendent la structure de la langue. Nous soulignerons les problèmes qu'ils soulèvent et renverrons à différents aspects de notre travail qui les traitent plus fondamentalement.

62 Langacker parle, quant à lui, de degré d'établissement ou de validation (*entrenchment*). Nous préférons les termes de productivité et de lexicalisation.

63 Bien sûr, seule une étude de corpus pourrait ici révéler l'ensemble de ses propriétés, mais il est intéressant de remarquer l'origine syntaxique (articulatoire) d'une construction pragmatiquement marquée (et, de fait, partiellement idiomatique).

64 Déjà le terme de polysémie voudrait inclure les sèmes dans le mot comme le font les approches discrètes de nombreuses sémantiques lexicales. La LC délocalise le sens du mot vers l'esprit du locuteur qui le produit mais doit, pour ce faire, postuler un rapport strict entre les structures du langage et de la cognition. Il n'en demeure pas moins que le signe reflète ces sens qui constituent des "pôles" plus ou moins saillants. Par cet aspect, la LC est à la fois discrète et continuiste (Ploux et Victorri, 1998) : les sens ne devraient pas constituer une classe *fermée* mais ils sont bien *contenus* dans le morphème. Par la sémantique étendue du prototype, on peut suivre les réseaux de sens formés au travers des classes. A de nombreuses reprises, nous remarquerons les ambiguïtés provoquées par la dualité de la LC, attachée à la description des structures du langage comme à celle de la cognition.

Dans une telle approche, l'ensemble des constructions disponibles d'une langue forme un répertoire de possibilités plus ou moins complexes auxquelles le locuteur peut recourir dans l'acte de parole. Nous l'avons vu, c'est ce répertoire de paires F/S que l'on nomme constructique. Opérant par discrimination, le locuteur spécifie quelles possibilités langagières (c'est-à-dire quels signes ou quelles constructions) serviront la communication et permettront un accès optimal au contenu conversationnel (principe d'expressivité maximale)⁶⁵. L'énoncé constitué est alors un agrégat d'unités symboliques assemblées et instanciées en discours. Il est le résultat d'une unification entre un ordonnancement syntaxique (un couplage F/S organisationnel qui possède des traits spécifiques) et l'ensemble des lexèmes que ce couplage F/S organise. Rappelons-le, les constructions schématiques comme les constructions substantives sont de même nature. Le degré de schématicité qui caractérise les morphèmes les plus grammaticaux du constructique (à l'extrême, les propositions⁶⁶) est compensé par la richesse de leurs traits pragmatiques distinctifs. Ce répertoire d'unités symboliques, invariablement lexicales, répond bien sûr à une hiérarchie mais les constructions n'y sont pas distinctivement répertoriées. Elles sont au contraire éminemment relationnelles, entretiennent des relations d'héritage (formelles et sémantiques) et forment un réseau à l'intérieur duquel on peut spécifier des généralisations, identifier des régularités ou des exceptions. Le constructique est, en somme, un système de signes⁶⁷. Cinq principes généraux balisent l'architecture du constructique. Ils constituent le donné psychologique contre lequel ne peut aller la linguistique, en particulier lorsque celle-ci se veut fondée sur des principes cognitifs, c'est-à-dire, de fait, congruente avec les acquis des disciplines connexes⁶⁸. Chaque principe corréle sa conséquence pour l'analyse linguistique. Nous insisterons plus volontiers sur les liens d'ordre sémantique qui sous-tendent chacun de ces principes.

1.2.1. Le principe de motivation

On dira d'une construction qu'elle est plus ou moins motivée selon qu'elle hérite d'un plus ou moins grand nombre de traits d'autres constructions de la même langue. La motivation d'une construction est présentée en termes d'héritage et la parenté d'une construction à une ou plusieurs autre(s) est établie au moyen des traits ou des propriétés catégoriels qu'elles partagent.

26. People are told that Mr Zhang was so dedicated that he cut short his honeymoon to return to work, telling his new wife: "One day without hearing the sound of the drill, my heart is heavy".

27. If a really important item appears in A.O.B. the Chairman should cut the discussion short and ask for the problem to be put down as a main item for the next meeting.

Ainsi ces deux occurrences et l'alternance qu'elles permettent (cut short NP, cut NP short) sont-elles des instances motivées par deux constructions mères. D'abord, la construction résultative, manifeste ici par l'état résultant (adj. short), puis la construction "à particule", dont le cadre prédicatif permet le déplacement de la particule verbale avant l'objet :

28. So you're gonna miss parts out but you're better off knowing more topics in case some of the questions are difficult.

65 Par cet aspect, la LC est une linguistique du code qui n'accorde que peu d'importance à l'inférence : si inférence il doit y avoir, elle est seconde, conceptuelle. La cognition est alors prioritairement explicative et non contextuelle. Il est certes une différence entre les fonctions jakobsoniennes (1963), les sémiologies du code (Shannon et Weaver, 1949 ; Eco, 1972) et l'hypothèse de l'encodage *scénographique* par scripts (Goldberg, 1995, p. 39) mais, encore une fois, contenu, signifié, concept sont utilisés indifféremment dans ces courants.

66 Déterminer des unités plus larges que les traditionnelles mots ou morphèmes en acceptant leur possible non réalisation pose la question de la restriction : les grammèmes d'une langue L sont reconnus (*infiniment petit*) mais les unités textuelles qui constituent des habitus de la langue au même titre ne le sont pas (*infiniment grand*).

67 L'existence d'une langue en LC constitue pour nous un des trois fondements qu'il faut questionner au regard des aspirations empiristes et philosophiques qu'elle se donne pour socle théorique. Par ailleurs, le rapport forme/sens invoqué en LC ne dit rien du caractère "sensible" (voisement et graphie) de l'image acoustique saussurienne. De fait, on perd un lien fort utile à la "distribution" possible de la cognition au travers du langage.

68 La plupart des linguistes cognitifs importent des sciences de la cognition les plus proches (la psychologie notamment) un ensemble de principes directeurs ou de résultats empiriques, de fait "incontestables". La récurrence de l'expression *psychologically real* dans la littérature cognitive témoigne de ce désir de validation empirique. Toutefois, ce souci répété préjudicie ironiquement à la linguistique, car les apports de celle-ci aux sciences qu'elle cite par ailleurs sont minimes voire inexistantes. Par ailleurs, les résultats que la LC convoque sont fort contestables.

29. I miss out the word puking from this Shakespearean phrase.

La possibilité de déplacer l'adjectif n'est pas imputable aux propriétés de la construction résultative qui, typiquement, n'accepte pas l'alternance syntaxique du groupe nominal post-verbal :

30. A standing ovation is like feeding a cream bun to an elephant. But this night we got them standing on their seats, shouting themselves hoarse.

31. * But this night we got them shouting hoarse themselves.

Par conséquent, la motivation de (26) et (27) est double. Elles empruntent ou héritent leurs propriétés (F/S) de constructions préalablement identifiées et lexicalisées et se trouvent parallèlement limitées ou "sanctionnées" (ces sanctions sont aussi des propriétés des constructions mères). On parle alors d'héritage⁶⁹. L'identification des types de construction (résultatif, ditransitif, à particule, etc.) au travers de leurs instanciations (*She ran herself ragged* ; *He faxed her the bill*, etc.) s'en trouve considérablement complexifiée car l'émergence de construits nouveaux provient d'un couplage entre les propriétés de plusieurs autres constructions (Goldberg, 1995, p. 97). Le lexique est bien structuré par les liens catégoriels qui motivent les constructions entre elles et favorisent leur émergence mais le répertoire lexical qu'elles constituent est aporétique et, en quelque sorte, redondant.

Cependant, la construction obtenue n'hérite pas seulement des propriétés (F/S) des deux constructions mères. Toutes les constructions moins complexes qui les constituent primitivement donnent aussi leurs traits ou propriétés intrinsèques. *He cut the speech short* comprend les constructions active, transitive et résultative. Il est aussi possible d'identifier les constructions progressivement plus substantives qui permettent l'instanciation de signes plus complexes :

32. Pink flamingos are fed shrimp meal.

(32) instancie les constructions passive, ditransitive, verbale, nominale, plurielle, indéfinie, ainsi que des constructions substantives (*Pink flamingos, shrimp meal*). Cet énoncé consiste en l'activation d'une construction schématique dont les propriétés sont empruntées à d'autres constructions schématiques, et de morphèmes lexicaux libres qui sont eux-mêmes des instances de constructions substantives. On aperçoit d'autant plus le caractère redondant (et conséquemment motivé) de la langue. Les propriétés d'une résultative comprennent la totalité des traits des constructions active (par exemple sujet-agent) et transitive (SVO). La transitive comprend elle-même les traits de la construction active de sorte que les mêmes traits sont par deux fois redondants lorsqu'un énonciateur emploie une construction résultative.

33. This job sucks you dry. You'd better kiss those four kiddoes of yours goodbye, because you've just adopted the neediest child of all.

[(This job)_{active} sucks you]_{transitive} dry. → résultative.

Pour autant, le constructique n'est pas généralement présenté comme un ensemble de constructions jointes ou conjuguées. L'emploi d'une construction complexe, si elle est motivée et redondante, ne consisterait pas seulement en l'activation simultanée de toutes les constructions constitutives de l'énoncé. Il faut en effet distinguer le degré de motivation d'une construction, consistant en l'ensemble des propriétés communes à plusieurs constructions identifiées, de la complexité de ses sous-parties, c'est-à-dire de l'origine de ces propriétés. Une construction est un figement, une fixation phraséologique à laquelle le locuteur a un accès "direct" (sans recours à ses composants). Puisque ce que l'on identifie généralement comme des patrons syntaxiques (intransitif, transitif, ditransitif, etc.) sont des signes motivés et conventionnellement partagés, tout énonciateur est en mesure d'y recourir en associant un concept à une image acoustique (Saussure, 2005[1916], p. 28).

69 Deux modes d'héritages sont généralement reconnus en LC : le mode d'héritage complet et le mode d'héritage standard (ou par défaut). Le premier est caractérisé par sa non redondance. L'information contenue n'est représentée qu'une seule fois au niveau le plus abstrait (Fillmore et Kay, 1999, p. 30). Goldberg (1995, p. 73) considère pourtant ce mode comme marginal : le second mode s'appliquerait par défaut (*default inheritance model*). Le mode d'héritage standard opère lorsqu'un signe hérite des propriétés d'un autre signe quoiqu'il possède de nouvelles caractéristiques. Ce mode d'héritage est donc nécessairement redondant car le signe constitué est le fruit d'un ensemble d'assemblages préalablement figés et l'on remarque immédiatement le présupposé atomiste d'un tel mode : les figements constructionnels sont le résultats d'assemblages de constituants. Or un signe schématique de type propositionnel (non réalisé) ne peut pas être le résultat de tels agrégats de constituants. Il serait au mieux un ensemble de fonctions abstrait de la juxtaposition récurrente de lexèmes.

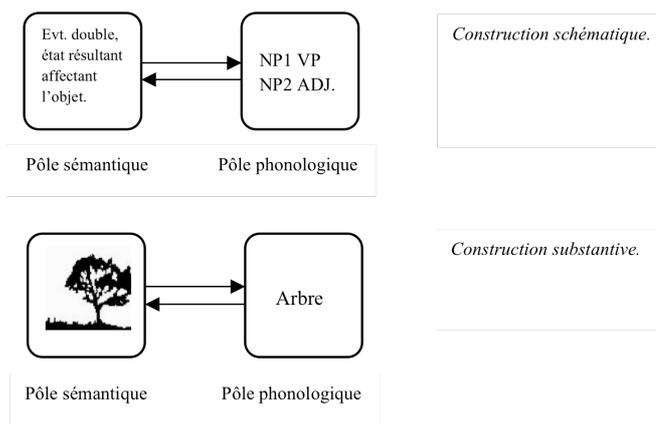


Figure 5. L'unité dyadique

Ainsi, toute construction participe de la structure de la langue. Comme pour les agrégats nominaux (*side-effects, health-hazardous, walleyed*), on peut inférer les schémas ou signes schématiques (transitif, ditransitif, résultatif, etc.) qui motivent la composition des unités.

Walleyed: eyes – walls

She read herself blind: active – transitive.

Le principe de motivation (qui ordonne la langue) s'inscrit dans une démarche de classification plus générale où la sémantique du prototype occupe une place déterminante (1.1.2). Il s'agit d'un des postulats communs aux GC qui sont, par ce biais, différenciées de la théorie des opérations énonciatives⁷⁰. Plus formellement, le principe de motivation peut être défini comme suit :

Sachant que a et b sont des constructions, si a entretient un lien d'ordre syntaxique avec b, on dira de a qu'il est motivé proportionnellement au degré de correspondance sémantique qui lie a et b.

Un corollaire direct consiste en l'assertion que plus il y a de propriétés communes (et non conflictuelles) entre a et b, plus la motivation de b est grande. On parle parfois de relation based-on (Lakoff, 1987, p. 464). Les constructions sources et cibles, malgré leur relation, ne sont pas inscrites dans un rapport symétrique. On remarquera par ailleurs que cette asymétrie est nécessaire puisque la part héritée de b, bien qu'elle puisse refléter l'intégralité des propriétés de a, ne peut équivaloir à a. Les deux constructions seraient alors équivalentes et indissociables [$a(f/s) = b(f/s)$]. Or, il y a peu d'intérêt pour une langue à posséder deux constructions complètement identiques.

Le principe de motivation souligne l'importance des relations d'héritage entre les constructions et, par conséquent, pose la redondance comme une dynamique centrale de la production et de l'évolution langagière. Pour qu'un modèle soit non seulement opératoire mais optimal, il faut que les propriétés des signes qui constituent les relations d'héritage soient redondantes (Lakoff, 1987, p. 107). Cette redondance se manifeste dans le rapport d'emprunt syntaxique et/ou sémantique entre différentes constructions au sein de la langue. Si Langacker reconnaît la nécessité d'introduire un concept médian liant prédictibilité et arbitrarité (Langacker, 1987a, p. 425), c'est hors des cadres théorique et temporel du cognitivisme non computationnel⁷¹ que le principe de motivation trouve son origine. Le concept d'arbitrarité relative, marquant à la fois l'imprédictibilité de la forme du signe (image ou impression acoustique) et sa motivation sémantique (le concept associé),

⁷⁰ Cette distinction entre TOE et LC rejoint l'opposition généralement dressée entre les versions standard et étendue de la sémantique du prototype. La première considère qu'un membre typique sert de référent dans l'organisation interne de la catégorie étudiée, la seconde admet en revanche qu'un noyau de membres reliés puisse donner lieu à des effets de prototypie.

⁷¹ La LC est ici en porte-à-faux. Elle voudrait ne pas reconnaître la finitude de l'approche syntagmatique (les lettres composent les mots qui composent les syntagmes) mais elle considère la langue comme un inventaire de constructions. Par un hasard heureux (ou malheureux par ses conséquences) la tradition linguistique ne distingue pas les deux révolutions cognitives (grammaires génératives et LC) et nomme indifféremment les deux modèles comme des cognitivismes. Pour les sciences de la cognition, le cognitivisme est chomskyen, computationnel et symbolique (par opposition à la computation sub-symbolique par réseaux de neurones).

reste un principe saussurien (Saussure, 2005[1916], p. 99). Il n'est pas possible d'expliquer pourquoi le nombre pair 10 revêt la forme dix dans la langue mais on peut justifier l'emploi du morphème dix-neuf ([dix][neuf] = [dix-neuf]). La motivation est presque en tout similaire au principe d'arbitrarité relative du signe. Cependant, l'intérêt pour la cognition, étudiées depuis les prismes des sciences cognitives⁷², ravive et corrobore des acquis jusque là laissés pour vérités de bon sens. S'agissant de la nature redondante et motivée de la langue, Haiman (1985, p. 47) souligne qu'il est impossible qu'un locuteur puisse attribuer et retenir autant d'étiquettes verbales qu'il existe de discrétisations mentales du monde. L'expérience générale du locuteur se manifeste en des connaissances linguistiques qui consistent en des possibilités combinatoires adaptables. De fait, même les plus abstraites d'entre elles (les propositions) doivent être idiosyncrasiques, c'est-à-dire ne pas être totalement synonymes.

1.2.2 Le principe de non synonymie

Les unités symboliques peuvent, en effet, avoir un référent⁷³ commun (par exemple époux/mari) mais elles ne peuvent pas produire les mêmes effets de sens. Cela revient à dire que la relation sémantique qui lie ces deux lexèmes ne peut pas constituer un lien total ou absolu. Un tel postulat impliquerait en effet qu'il y ait une correspondance de sens complète, à la fois connotative et dénotative, entre les unités comparées [(pq) ^ (qp)]. Or, encore une fois, on peut légitimement se demander quel intérêt il y aurait à posséder deux expressions identiques dans un inventaire de possibles langagiers. Il est d'ailleurs généralement reconnu que seul le principe de synonymie partielle soit véritablement opératoire (Neveu, 2004, p. 281 ; Bussmann, 1996, p. 471).

On l'a vu, la reconnaissance de spécificités "pragmatiques" associées aux unités symboliques prend une dimension toute particulière dans le cadre des GC. Si toutes les constructions sont de nature similaire, que toutes associent une forme et un sens, les propositions qui structurent les constructions lexicales sont elles aussi non substituables. De la même manière qu'époux et mari impliquent au moins des variations de registre⁷⁴, la construction oblique [NP V NP to NP] et la construction ditransitive vont spécifier des profils ou des modes de focalisation différents (Langacker 1987b, p. 40 ; Goldberg 1995, p. 2).

34. Phil Herbert, Patent office Superintendent Examiner, plans to hand the cheque to Lord Mayor Councillor Rosemary Cooper later this week.

35. In return, you will hand him the papers, packed in a plain buff envelope.

Les profils diffèrent selon qu'un énonciateur recourt à la construction oblique ou la construction ditransitive. La présence de la préposition attribue davantage de groupe nominal the cheque alors que l'emploi de la ditransitive implique que le procès dans son entier soit l'objet de la focalisation du sujet cognitif [you hand him the paper]. La loi de différenciation de Bréal, la non synonymie des formes linguistiques de Givón, ou encore le principe de correspondance syntactico-sémantique de Bolinger marquaient déjà le souci renouvelé d'établir des oppositions de sens entre des signes liés mais non équivalents. Ce qui constitue l'originalité des grammaires cognitives réside alors dans l'extension de leur unité de base aux différents types de propositions et à leur inclusion conséquente dans la catégorie du signe. Plus formellement, le principe de non synonymie répond à la proposition suivante :

Si deux constructions présentent des traits syntaxiques distinctifs, ces deux constructions doivent aussi présenter des traits sémantiques et/ou pragmatiques distincts.

C'est principalement par la différenciation de la figure et du fond (importée de la théorie de la forme) que les oppositions sémantiques les plus subtiles sont traitées. La construction oblique (en *to*) profile l'acheminement de NP2 à NP1 alors que la construction ditransitive insiste sur le résultat du procès. L'inacceptabilité éventuelle des énoncés convoquant ces

72 On reconnaît généralement la linguistique, les neurosciences, l'épistémologie, la psychologie cognitive et l'intelligence artificielle comme les composantes principales des sciences cognitives (Varela 1988[1996], p. 22).

73 Il ne s'agit pas d'un référent du monde mais de l'expérience vécue et conceptualisée du locuteur. Les signes "réfèrent" (signification/dénotation) en LC, mais il s'agit d'entités mentales, conceptuelles et ce même si ces concepts sont constitués et organisés à partir de routines kinesthésiques (*image-schematic knowledge*).

74 Le littéré est à ce propos très éclairant. "C'est une faute contre le bon usage que de dire, dans le langage familier, *époux* pour *mari* et *épouse* pour *femme*. Dites : ma femme est malade, et non mon épouse est malade. Cette nuance est signalée dans Molière quand Don Juan dit à M. Dimanche : Comment se porte M^{me} Dimanche, votre épouse ? (...) c'est une brave femme (*Festin de pierre*, IV, 3); et, dans Lesage, quand M^{me} Jacob dit : Il fait bien pis, le dénaturé qu'il est ! il m'a défendu l'entrée de sa maison, et il n'a pas le cœur d'employer mon époux (*Turcaret*, IV, 12)". Littéré, Dict., art. *Époux*.

constructions (**He sent Canada a letter*, **He gave a fresh coat of paint to the wall*) peut ainsi être déterminée à partir des propriétés de chaque construction. Elles consistent en des profils qui constituent des contraintes sélectionnelles : Canada est une destination, non un récipiendaire. Or, la ditransitive impose à son objet d'être animé (John, Pat) et non topicalisé (him, her), car l'objet n'est pas mis en relief dans cette construction.

1.2.3 Le principe d'expressivité maximale

Malgré ces contraintes, les constructions doivent être efficaces et servir au mieux la communication entre locuteurs et allocutaires, ce que l'interrelation et la redondance des traits entre les signes permettent principalement. Le répertoire de constructions disponibles doit être "maximisé pour l'échange d'information" (Goldberg, 1995, p. 67).

Ce principe, selon nous, rend flagrante l'approche localiste des GC pour lesquelles il s'agit souvent d'inférer des contextes compatibles depuis un construit isolé⁷⁵. Proposer une théorie "totale" du langage est louable (principe du "tout constructionnel") mais les constructions seules (ou leur place au sein de la langue) ne peuvent rendre compte de la totalité du sens. Labov (1978, p. 223) ou Halliday (1976, p. 293) ont manifesté la nécessité du recours à la globalité du texte, à ses articulations, en somme à la construction progressive du sens. Le pouvoir herméneutique de l'analyse du discours ou de la praxématique (Lafont, 1976) nous semble œuvrer à l'encontre de la sémiotique cognitive.

1.2.4 Le principe d'économie

Toujours selon cette approche, le nombre de construction doit être limité pour éviter la multiplication inutile des possibles expressifs. Selon Haiman (voir supra) les locuteurs ne pourraient répondre à l'exigence d'un isomorphisme entre le monde, les représentations mentales et les représentations langagières de ces représentations⁷⁶. Ceci rejoint le principe d'économie cognitive développé par Rosch en psychologie cognitive. Etablir une catégorie consiste à rendre compte du rapport économique qui existe entre l'optimalité du contenu d'information et l'effort cognitif du locuteur (Rosch 1978, p. 28). Transposée dans le champ linguistique, l'économie cognitive légitimerait les principes de motivation et de redondance. L'acception qu'en donnent Collins et Quillians (1969) n'est donc pas comparable à celle des GC : il n'est en effet pas question d'éliminer l'information redondante des réseaux de mémoire sémantique, bien au contraire.

1.2.5 Le principe de proportionnalité fonctionnelle

Ce principe n'est pas reconnu par les GC mais il est une conséquence directe des effacements de frontières entre les catégories grammaticale et lexicale (continuum) et des hiérarchies postulées au sein du constructique. On dira des constructions grammaticales comme le transitif ou l'intransitif qu'elles sont moins substantives que les constructions lexicales et l'on pourra, en effet, montrer aisément qu'il est ardu d'isoler un signifié central aux propositions intransitives. Nous supposons, par volonté d'unification, que l'intransitif simple doit être appréhendé dans un rapport F/S comme toute autre construction et que les instances de ce patron syntaxique représentent une "famille" très lâche dont il est particulièrement difficile d'identifier les "ressemblances". Pour aborder cette difficulté descriptive, nous voulons introduire le principe de proportionnalité fonctionnelle selon lequel :

Plus une construction non instanciée et non lexicalisée est minimale, plus la construction est sujette à des effets de prototypie et, conséquemment, moins il est possible d'isoler une valeur centrale.

Il s'agit là simplement de reconnaître l'iconicité du rapport F/S. Par ailleurs, nous parlons ici de "valeur" et non d'invariant sémantique. Cette valeur n'est pas exclusive et la démarche des GC n'est pas de répertorier au travers des construits l'ensemble des signifiés de puissance qui motiveraient leurs emplois⁷⁷. Ceci s'applique donc en priorité aux constructions relevant du plan grammatical du continuum lexico-grammatical. Corollairement, le sens associé à la forme de la construction dépend de la complexité du schéma à instancier. L'intransitif simple étant une construction minimale affichant une seule dépendance (NP VP)⁷⁸, il est logique que les effets de sens qui lui sont associés soient multiples au point

75 Nous serons amenés à distinguer les deux objets : déterminer de possibles figements phraséologiques et appréhender la construction du sens.

76 En reformulant Haiman (1985) nous paraphrasons Culioli (1983) pour qui le langage est représentation de représentations.

77 Il faut pourtant reconnaître que les valeurs centrales des signes non instanciés (comme les parties du discours) sont maximale-ment abstraits comme le sont les signifiés de puissance chez Guillaume.

78 Comme chez Tesnière (1959) ou Hjelmslev (1943), les GC reconnaissent des relations structurales et des relations de dépendances qu'il s'avère difficile de concilier avec une approche phraséologique.

même qu'il soit impossible d'en percevoir le virtuel⁷⁹. La défektivité du signe, il est vrai, entraîne une difficulté supplémentaire : cela implique que soient distingués constructions (NP VP) et construits (*She smiled*). Or, ce n'est que dans le procédé d'instanciation que la réelle unification a lieu. Il est impossible d'identifier la construction [NP VP]_{intransitif} avant qu'elle ne soit construite, mais distinguer un sens constructionnel au travers de multiples occurrences revient à chercher un invariant conformément à l'approche abstractionniste.

Il n'en demeure pas moins que ces unités réalisées ou non, défectives ou instanciées, sont des constructions qu'il faut agréger pour constituer l'énoncé. Les GC sont éminemment lexicalistes et, contrairement à ce que Goldberg ne cesse de souligner (Goldberg, 1995, p. 11 ; 2000, p. 6 ; 2003, p. 4 ; 2006, p. 184), elles sont aussi projectionnistes. Pour rendre compte des emplois complétés de verbes intransitifs (*laugh, smile, sneeze*), elle postule que la sémantique verbale doit être compatible avec la sémantique propositionnelle pour que soit effective la fusion donnant lieu à l'énoncé (Goldberg 1995, p. 50 ; 2006, p. 183). Autrement dit, les arguments de la construction sont confrontés aux participants du verbe projetés depuis sa grille sémantique⁸⁰. Ainsi les GC reconnaissent-elles au moins médiatement le rôle du verbe dans la réalisation des structures argumentales, comme nombre de générativistes liges du programme minimaliste soulignent l'importance des rôles thêta (Radford, 1997b, p. 326)⁸¹. C'est suivant le même principe d'intégration que l'on pourra rendre compte de la complexité de l'environnement syntaxique du verbe.

Construits	Constructions
<i>Pat sewed all afternoon.</i>	Intransitif
<i>Chris sewed a shirt</i>	Transitif
<i>Pat sewed Chris a shirt.</i>	Ditransitif
<i>Pat sewed the sleeve shut.</i>	Résultatif
<i>Pat sewed a button onto the jacket.</i>	Causative de mouvement
<i>Chris sewed her way to fame.</i>	'Way' construction

Figure 6. Instanciations de *Sew* au travers des types constructionnels

On mesure alors d'autant plus l'interrelation des constructions entre elles. Cependant, présenter de la sorte les occurrences d'un même verbe dans des types de construction différents peut donner une double fausse impression. D'abord que les constructions identifiées ne sont pas liées, ensuite que leur complexité est progressive et unidirectionnelle. Or, on a vu que les constructions doivent être motivées pour répondre aux principes généraux qui régissent l'organisation du constructif (1.2.1.) et que chaque construction n'est pas égale face à l'usage, de sorte qu'il semble peu probable que l'intransitif soit la source du faisceau de constructions qu'il motive (1.2.5.). Le principe de proportionnalité fonctionnelle que nous avons introduit ici nous a permis de souligner que la valeur sémantique d'une construction dépendait de son plus ou moins grand degré de figement et de lexicalisation.

1.3 Conclusion

Depuis la création de la ICLS (International Cognitive Linguistics Society) en 1989, la linguistique cognitive est un mouvement identifiable et reconnu grâce, notamment, à la revue *Cognitive Linguistics*. Plus qu'un réel modèle articulé, elle constitue un courant qui regroupe un ensemble de travaux aux perspectives et postulats communs. Ces postulats, principalement dirigés contre les GG, peuvent donc être synthétisés par des caractéristiques oppositives. La LC considère : (1) que le langage n'est pas une faculté autonome, (2) que la "grammaire" n'est pas un module formel, (3) que les structures

⁷⁹ La notion de *virtuel* (Pottier, 1965, p. 125) renvoie à l'ensemble des propriétés qui caractérisent une catégorie d'expérience sans que celles-ci soient exclusives, c'est-à-dire distinctives ou essentielles. Elles sont relatives à la connaissance d'un individu. La sémantique structurale avait anticipé le principe d'*effet prototypique* cher à Rosh et Lakoff (1987, p. 40).

⁸⁰ Voir Guignard (2008, 3.6.) pour une discussion détaillée des modèles projectionnistes.

⁸¹ Le principe bijectif de la grammaire lexico-fonctionnelle (Bresnan, 1982) est similaire au principe de projection apparu dès 1981 dans le paradigme générativiste (théorie du gouvernement et du liage).

du langage ne sont pas déterminées par des principes innés⁸². En conséquence, le langage est monostate, non dérivationnel et non transformationnel (*what-you-see-is-what-you-get approach*) et son acquisition est entièrement déterminée par l'usage. De fait, une part importante de ces travaux concerne la dimension sémantique du langage. Celle-ci motive et structure l'ensemble des unités symboliques ; unités dont les pôles sont insécables. Dans le cadre disciplinaire des sciences cognitives, la LC prend pour défi de s'opposer au programme cognitiviste duquel naissait la tradition computationnelle. Une fois les bornes de ce cadre élargi, les travaux de la LC présentent toutefois des analogies avec de nombreuses théories du signe. Ainsi, les plans décrits par les cognitivistes de la deuxième révolution cognitive peuvent-ils être considérés comme les termes d'une sémiotique dyadique. L'approche constructionniste, en particulier, se prête à cette classification. Nous avons par ailleurs considéré que la sémiotique cognitive était composée des grammaires qui adoptent une conception constructionnelle du langage. Selon cette approche holistique, tout dans la langue est construction, du lexème (incluant son schéma d'instanciation) à la proposition qui, elle aussi, peut être considérée comme une unité polysémique (1.1.). La LC s'attache prioritairement à décrire ces unités et leurs interrelations systématisées. En effet, si le signe est l'unité exclusive, sa complexité est elle très variable : on peut caractériser chaque signe à partir, d'une part, de sa complexité et d'autre part, de sa schématicité. Les idiomes sont des unités complexes et substantives (ou pleines) ; les instances du schéma verbal sont des unités pleines et simples (cut, slide, move, etc.) ; les schémas d'instanciations, eux aussi, peuvent être simples ou complexes (Nom : N[THING] ; Ditransitive : NP₁ V NP₂ NP₃ [ATtribution]) mais ils restent schématiques (1.1.1.). Les phénomènes d'instanciations sont donc dépendants de la compatibilité des unités entre elles : les schémas et les lexèmes, c'est-à-dire les signes schématiques et les signes substantifs. L'importance de ces imbrications est alors centrale car l'ensemble des réseaux de signes est garant de l'ordonnement de la langue (que l'on nomme "constructique" en raison de l'uniformité de ses unités). Ces réseaux doivent par ailleurs refléter les systèmes de catégorisation humains observés notamment en psychologie cognitive (1.1.2.). Une "unité", perçue comme telle, est le fruit d'une catégorisation. La LC postule donc un rapport strict entre catégories perceptives et catégories linguistiques. Le sens étant le moteur de l'articulation des signes, elle indifférencie catégories perceptives et catégories sémantiques. Le signifié est en conséquence un terme central de cette sémiotique cognitive, le sens émergent des indexations et des profils que les morphèmes imposent à des cadres conceptuels (que l'on nomme aussi espaces mentaux, scripts ou scénarios). Dans cette conception, le signifié doit donc au moins pouvoir indexer le cadre mental et, de fait, posséder quelque trait. Or, concept et signifié sont indifférenciés, comme l'était la forme signifiante et le concept chez Saussure (1.1.3.). On oscille entre théories nomenclatures et pragmatiques, mais une pragmatique mentale, peuplée de situations types idéalisées, qui se détourne des contextes et de la complexité du sens co-construit (1.1.4.). Le signe de la sémiotique cognitive consiste donc en un couplage F/S au détriment des subtilités que les termes devraient recouvrir. Sa forme (Sa), par ailleurs, n'a pas fait l'objet d'étude précise et son utilité est souvent limitée à la reconnaissance des signes en jeu. Certains s'étonnent donc de trouver des variables telles que le signe ne possède rien de son sens attendu (ce qui est pourtant envisagé dans la sémantique étendue du prototype). Nous avons suggéré que les propositions, puisqu'elles sont de nature similaire au lexèmes, sont aussi (voir plus) en proie aux phénomènes d'homonymie (1.1.5.). De toutes ces articulations entre signes ou constructions ressort une conception particulière de la langue, dont l'architecture devrait refléter les principes structurant de la cognition humaine. Le constructique est un système de signes articulés à partir de ces quelques principes généraux. La LC met alors en avant ce qui devrait "servir la communication" (sans jamais considérer que l'information puisse ne pas être "véhiculée par" mais bien émerger d'une interaction verbale). Tout est donc "efficacité et économie" pour maximiser l'échange verbal et économiser les ressources cognitives (1.2.). La motivation d'une unité est fonction des traits (redondants) qu'elle partage avec celles qui la sous-tendent. Plus les construits sont redondants, plus le modèle est efficace. Ce principe est en tout point commun à l'arbitrarité relative de signe, notion structuraliste qu'il faudrait rejeter de fait (1.2.1.). La non synonymie des unités schématiques (en particulier) permet de reconnaître des sens propositionnels distincts malgré la proximité lexicale qui peut ponctuellement caractériser plusieurs constructions (*He texted her a message ; He texted a message to her*). Là encore, depuis Humboldt (relayé par Bréal, Bolinger ou Givon), on reconnaît des dépendances morphosémantiques (1.2.2.). Le principe d'expressivité maximale (1.2.3.) marque le caractère instrumental de la langue : le répertoire de signes qu'elle constitue doit être maximisé, c'est-à-dire qu'il doit servir l'échange d'informations. La langue, en conséquence, est organisée de telle sorte qu'elle limite l'effort cognitif des locuteurs, ce que la LC appelle "principe d'économie" à partir des travaux roschéens (1.2.4.). De cette organisation, découle une forme de proportionnalité entre le degré de schématicité du signe et le degré d'abstraction du sens qui lui revient, ce que nous avons proposé de nommer "proportionnalité fonctionnelle" (1.2.5.).

Références.

- Badir, S. (2006). La hiérarchie sémiotique, *Signo* [en ligne], www.signosemio.com.
 Bar-Hillel, Y. (1971). *Pragmatics of Natural Languages*. Dordrecht, Reidel.

82 Cette hypothèse contraire vise l'innéisme algorithmique des GG. On sait toutefois que le fondement "conceptuel" des unités abstraites (en LC) est tout aussi inné.

- Bergen, B., S. Narayan et Zach Weinberg (2004). Embodied verbal semantics: evidence from a verb-verb matching study. Proceedings of the 30th Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society.
- Bloomfield, L. (1933). *Language*. New York, H. Holt and Company.
- Borer, H. (2005). *The Normal Course of Events*. Oxford, Oxford University Press.
- Bresnan, J. (1982). *The Mental Representation of Grammatical Relations*. Cambridge, The MIT Press.
- Bussman, A. (1996). *Routledge Dictionary of Language and Linguistics*. New-York, Routledge.
- Cadiot, P. et Y-M. Visetti. (2001). *Pour une théorie des formes sémantiques ; motifs, profils, thèmes*. Paris, Presses Universitaires de France.
- Chomsky, N. (1957). *Syntactic Structures*. Gravenhage, Mouton.
- Chomsky, N. (1981). *Lectures on Government and Binding*. Dordrecht, Foris Publications.
- Col, G. et B. Victorri. (2007). Comment formaliser en linguistique cognitive ? Opération de fenêtrage et calcul du sens temporel. *Corela*, numéros spéciaux.
- Collins A. et M.R. Quillians. (1969). Retrieval Time from Semantic Memory. *Journal of Verbal Learning*, 8, 240-247.
- Croft, W. (2001). *Radical Construction Grammar: Syntactic Theory in Typological Perspective*. Oxford, Oxford University Press.
- Croft, W. et D.A. Cruse. (2004). *Cognitive Linguistics*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Crystal, D. (1992). *An Encyclopedic Dictionary of Language and Languages*. Oxford, Blackwell.
- Culioli, A. (1983). *Notes du séminaire de DEA*. Poitiers.
- Desclés, J.P. (1994). *Réflexions sur les grammaires cognitives*, Modèles Linguistiques, 23.
- Douay, C. et D. Roulland. (1990). *Vocabulaire technique de la psychomécanique du langage*. Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Ducrot, O. et T. Todorov. (1972). *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*. Paris, Seuil.
- Eco, U. (1972). *La Structure absente : introduction à la recherche sémiotique*. Paris, Mercure de France.
- Eco, U. (1988). *Le signe*. Bruxelles, Labor.
- Evans, V. et M. Green. (2006). *Cognitive Linguistics: an Introduction*. Edinburgh, EUP.
- Fauconnier, G. (1984). *Les espaces mentaux*. Paris, Les éditions de minuit.
- Fauconnier, G. (1997). *Mappings in Thought and Language*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Fauconnier, G. et M. Turner. (2002). *The Way We Think: Conceptual Blending and the Mind's Hidden Complexities*. New York, Basic Books.
- Fillmore, C.J. (1968). The case for case. *Universals in Linguistic Theory*, 1-88. New York, Holt Rinehart and Winston.
- Fillmore, C.J. (1975). An alternative to checklist theories of meaning. Proceedings of the First Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society, Cathy Cogen (ed.), 123-131.
- Fillmore, C.J. (1982). Frame semantics. *Linguistics in the Morning Calm*, Seoul, Hanshin, 111-137.
- Fillmore C. J. (1985). Frames and the semantics of understanding. *Quaderni di Semantica*, VI(2), 222-254
- Fillmore, C.J. et Kay, P. 1999. Grammatical constructions and linguistic generalizations: the What's X Doing Y? construction. *Language*, 75(1), 1-33.
- Fuchs, C. (ed.) (2004). *La linguistique cognitive*. Paris, Ophrys.
- Gardner, H. (1985). *The Mind's New Science : a History of the Cognitive Revolution*. New-York, Basic Books.
- Goldberg, A. (1992). *Argument Structure Construction*. Ph. D. diss., University of California, Berkeley.
- Goldberg, A. (1995). *Constructions: a Construction Grammar Approach to Argument Structure*. Chicago, University of Chicago Press.
- Goldberg, A. (2006). *Constructions at Work : the Nature of Generalization in Language*. Oxford, Oxford University Press.
- Goldberg, A. et D. Casenhiser. (2008). Construction Learning and SLA. *Handbook of Cognitive Linguistics and Second Language Acquisition*, Lawrence Erlbaum, 197-215.
- Greimas, A. J. et J. Courtés. (1979). *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Paris, Hachette Université.
- Gross, M. (1976). Traduction des notes de cours de Z.S. Harris à l'Univ. Paris-Vincennes ; *Notes du cours de syntaxe*. Paris, Seuil.
- Guignard, J.B. et J. Puckica. 2009. *Les grammaires de construction*. Grenoble, Ellug.
- Guignard, JB (2008). *La linguistique cognitive : épistémologie d'un modèle émergent*. Doctorat de l'université de Bordeaux 3, décembre.
- Haiman, J. (1985). *Natural Syntax: Iconicity and Erosion*, Cambridge, CUP.
- Hébert, L. (2006). Les structures du signe. Le signe selon Klinkenberg. *Signo* [en ligne].
- Hjelmslev, L. (1942). Langue et parole. *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 1942 (2).
- Jackendoff, R. (1983). *Semantics and Cognition*. Cambridge, Mass., MIT Press.
- Kleiber, G. (1990). *La sémantique du prototype*. Paris, PUF.
- Klinkenberg, J.-M. (1996). Le sens et sa description. *Précis de sémiotique générale*. Paris, Seuil, 92-100.
- Labov, W. (1994). *Principles of Linguistic Change*. Oxford, Blackwell.
- Lafont, R. (1976). *Introduction à l'analyse textuelle*. Paris, Larousse.
- Lakoff, G. (1987). *Women, Fire, and Dangerous Things: What Categories Reveal about the Mind*. Chicago, University of Chicago Press.
- Lakoff, G. et M. Johnson. (1999). *Philosophy in the Flesh: the Embodied Mind and its Challenge to Western Thought*. New York, Basic Books.
- Laks, B. (1996). *Langage et cognition : l'approche connexionniste*. Paris, Hermès.
- Langacker, R. (1987). *Foundations of Cognitive Grammar, Vol. 1, Theoretical Prerequisites*. Stanford, Stanford University Press.
- Langacker, R. (1999). *Grammar and Conceptualization*. Berlin-New York, Mouton de Gruyter.

- Lapaire, J.-R., G. Desagulier et J.-B. Guignard (eds.) (2008). *Du fait grammatical au fait cognitif*. Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux.
- Lazard, G. (2007). La linguistique cognitive n'existe pas. *Bulletin de la société de linguistique de Paris*, 102 (1), 3-16.
- Lee, D. (2001). *Cognitive Linguistics: an Introduction*. Oxford, Oxford University Press.
- Locke, J. (1690)[1997]. *An Essay Concerning Human Understanding*. London, Longman.
- Lundquist, L. (1980). *La cohérence textuelle : syntaxe, sémantique, pragmatique*. København, Busk.
- Lyons, J. (1978). *Linguistic Semantics : an Introduction*. London, Longman.
- Maingueneau, D. (1990). *Pragmatique pour le discours littéraire*. Paris, Bordas.
- Markman, A.B. (1999). *Knowledge Representation*. Mahwah, Laurence Erlbaum Associates.
- Michaelis Laura A. (2006). Construction Grammar. *Encyclopedia of Language and Linguistics*, Second Edition, volume 3, 73-84. Oxford, Elsevier.
- Minsky, M. (1975). A framework for representing knowledge. *The Psychology of Computer Vision* (ed.) Patrick Henry Winston, 211-277. New York, McGraw-Hill.
- Moeschler, J. (1999). Linguistique et pragmatique cognitive. L'exemple de la référence temporelle. *Le gré des langues*, 15.
- Montague, R. (1970). *Universal Grammar*. *Theoria*, 36, 373-398.
- Montague, R. (1973). *The Proper Treatment of Quantification in Ordinary English. Approaches to Natural Language*. Dordrecht, PTA.
- Morris, C.W. (1946)[1971]. *Signs, language and behaviour*. Prentice Hall, New-York.
- Mounin, G. (1974)[1993]. *Dictionnaire de la linguistique*. Paris, Presses Universitaires de France.
- Neveu, F. (2004). *Dictionnaire des sciences du langage*. Paris, Armand Colin.
- Ogden, C. K. et I. A. Richards, I. A. (1923). *The Meaning of Meaning: A Study of the Influence of Language Upon Thought and of the Science of Symbolism*. London, Routledge et Kegan Paul.
- Peirce, C. S. (1931-1958). *Collected Papers of C. S. Peirce*. C. Hartshorne, Penguin.
- Petruck, M.R.L. (1986). *Body Part Terminology in Hebrew: A Study in Lexical Semantics*. Doctorat de l'université de Californie, Berkeley.
- Petruck, M.R.L. (1995). Frame semantics and the lexicon: nouns and verbs in the body frame. *Essays in Semantics and Pragmatics*, ed. by M. Shibatani and S. Thompson, 279-296. Amsterdam, John Benjamins.
- Ploux S. et Victorri B. (1998). Construction d'espaces sémantiques à l'aide de dictionnaires de synonymes. *TAL*, 39 (1), 161-182.
- Pottier, B. (1992). *Sémantique générale*. Paris, PUF.
- Puckica, J. (2008). Sens et relations de sens dans les grammaires de construction. *Lexis* [en ligne], 1.
- Radford, A. (1997). *Syntactic Theory and the Structure of English*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Rastier F. (2005). Les sciences cognitives. *Labyrinthes*, n°20, p. 117-134
- Rastier, F. (1987). *La sémantique interprétative*. Paris, PUF.
- Rastier, F. (1990). La triade sémiotique, le trivium, et la sémantique linguistique. *Nouveaux actes sémiotiques*, 9.
- Rastier, F. (1991). *Sémantique et recherches cognitives*. Paris, PUF.
- Ronat. M. (1986). *La grammaire modulaire*. Paris, Les éditions de minuit.
- Rosch, E. (1978). Principles of categorization. *Cognition and Categorization*. Hillsdale, Erlbaum, 27-48.
- Ryle, G. (1949)[1984]. *The Concept of Mind*. Chicago, University of Chicago Press.
- Saussure, F. de. (1916)[2005] *Cours de linguistique générale*. Paris, Payot.
- Schank, R.C. et Robert P. Abelson. (1977). *Scripts, Plans, Goals, and Understanding*. Hillsdale, Lawrence Erlbaum.
- Shannon, C. et Weaver, W. (1949). *The Mathematical Theory of Communication*. Urbana, University of Illinois Press.
- Sperber, D. et D. Wilson. (1995). *Relevance: Communication and Cognition*. Oxford, Blackwell.
- Steels, L. (2006). A (very) Brief Introduction to Fluid Construction Grammar. *Third International Workshop on Scalable Natural Language Understanding* (ScaNaLU 2006), New York.
- Tannen, D. (1979). What's in a frame? Surface evidence for underlying expectations. *New Directions in Discourse Processing*, Roy Freedle, 137-181. Norwood, Ablex.
- Taylor, J.R. 2002. *Cognitive Grammar*. Oxford, Oxford University Press.
- Tesnière, L. (1953). *Eléments de syntaxe structurale*. Paris, Klincksieck.
- Tomasello, M. (2003). *Constructing a Language: A Usage-Based Theory of Language Acquisition*. Cambridge, Mass., Harvard University Press.
- Vandeloise, C. (1991). Autonomie du langage et cognition. *Communications*, 53, 69-102.
- Wierzbicka, A. (1981). *Lingua Mentalis: the Semantics of Natural Language*. Sidney, Academic Press.
- Wilks, Y. (1977). Knowledge Structure on Language Boundaries. *IJCAI*, 151-156.